



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.









Vet. Fr. II B. 78





Gorak

1- *Pravara D'isur*



*A M I L K A,*  
O U  
*PIERRE-LE-GRAND,*  
T R A G É D I E,

*PR É C É D É E D'UN DISCOURS,*  
*Où se trouvent des Fragmens d'un CZAROWITS,*  
*par le Chevalier de V A T A N,*

ET SUIVIE D'UN EXTRAIT DE LA  
TRAGÉDIE D'ALCESTE,

ET DU DISCOURS DU SCYTHE  
A A L É X A N D R E.



A P A R I S,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue &  
vis-à-vis la Comédie Française, au Grand Monarque  
& aux Cigognes.

---

M. DCC. LXVII.

*Avec Approbation.*







---



---

# DISCOURS

## *PRÉLIMINAIRE.*

**J**E donnai d'abord à cette Tragédie le titre sous lequel je la fais reparoître. On m'exagéra les dangers d'un Sujet aussi épineux; les obstacles que rencontreroit un ouvrage, où j'avois à peindre des faits récents, des personnages contemporains, un Législateur célèbre, qui tient encore toute l'Europe suspendue entre la haine & l'admiration. J'étois dans la première effervescence de l'âge & de l'amour-propre; je regardois comme un malheur réel ce qui pouvoit retarder la représentation de ma Pièce; je crus tout, les difficultés m'effrayèrent &, quand je devois travailler à les vaincre, je ne songeai qu'à les prévenir. Telle est la marche d'une jeunesse inconsidérée, qui, presque toujours, détruit ses jouissances, en les accélérant. Je cherchai dans l'Histoire Tartare un Prince qui eût quelques traits de ressemblance avec Pierre-le-Grand. Je trouvai Timur



à qui j'appliquai, bien ou mal, les discours & les actions du Héros de la Russie. A Menzikoff, je substituai Zulica, sans m'appercevoir que c'est le nom d'une jolie Courtisane du *Sopha* \* ; & que, par cette raison, il ne convient pas, tout-à-fait, à la dignité dramatique. Ces précautions prises, je portai ma Tragédie au Tribunal des Comédiens, qui eurent la complaisance de l'écouter & de la recevoir. M. de *Crébillon* vivoit alors : j'allai soumettre à son jugement cette foible & première production. Soit qu'il y entrevît un lueur de talent, soit que ma jeunesse le prévînt en ma faveur, il l'examina avec intérêt, descendit jusqu'aux moindres détails de mon ouvrage, refit même quelques Scènes que j'ai encore écrites de sa main. Il m'initioit en quelque sorte aux mystères de son art ; & c'est, dans sa conversation, que j'appris à mépriser toutes ces froides Poétiques, qui ne valent pas une seule des leçons animées que l'on puise dans l'entretien d'un grand homme. Je

\* Roman ingénieux, plein de graces, de volupté, & sur-tout d'une profonde connoissance des femmes.

recueillois avec soin les étincelles précieuses, échappées de ce foyer brûlant d'où étoient partis *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiste*. L'Auteur de ces chefs-d'œuvres me récitoit quelquefois des fragmens de son *Cromwel*. Alors ses yeux s'allumoient, son front sembloit rajeuni par l'enthousiasme, ses vers, comme des traits de feu, embrasoient mon imagination. A ces élans du génie se joignoit cette simplicité respectable qui nous réconcilie avec les talens qui nous éclipsent. C'étoit pour moi un objet de vénération, qu'un vieillard de quatre-vingt-deux ans, jouissant de sa gloire sans orgueil comme sans inquiétude, & qui, dans une carrière aussi orageuse que celle du Théâtre, avoit lassé ses ennemis par le silence & des succès. Je n'oublierai jamais les bontés dont il me combloit sur ses derniers jours, & j'ai besoin de m'en souvenir, pour lui pardonner de m'avoir conseillé un genre de travail qui m'a mis deux fois aux prises avec le ridicule & la malignité.

ENCOURAGÉ par ses conseils, enorgueilli



de son suffrage , je m'abandonnai comme bien d'autres , à toutes les illusions qui assiégent une jeune tête en pareille circonstance. Qu'on est sot , quand on a vingt ans , & qu'on a fait une Tragédie ! J'entendois déjà les applaudissemens retentir à mon oreille : je révois immortalité. Le jour fatal arrive. Une première représentation ramène tout au vrai ; c'est un coup de baguette qui renverse le Palais d'Armide. Mes chimères disparurent : je vis distinctement que je n'étois pas , à beaucoup près , aussi sublime que je me l'étois imaginé. Ma disgrâce cependant n'étoit point sans remède : l'indulgence du Public , qui d'abord fut excessive , ne m'abandonna qu'aux derniers Actes , où il manqua de force pour m'applaudir , parce que je n'avois plus celle de l'intéresser. Je sentis la justice de ce procédé , & , loin de m'élever contre mon Juge , je profitai de ses bruyantes leçons. Je m'enfermai pendant quatre jours & changeai dans cet intervalle tout ce qui avoit déplu à ce même Public , qui reçut avec transport cette preuve de ma docilité. Ma Pièce eut tout le succès que j'en pouvois espérer ,

après lui avoir enlevé moi-même son plus vif intérêt , par le retranchement des véritables noms. En effet le nom seul de *Pierre-le-Grand* en impose ; il prépare les esprits à des idées nobles , à de fortes impressions. C'est un tableau vraiment digne de notre Scène que celui d'un Héros Législateur qui , à travers le choc des esprits , l'âpreté du climat , l'opposition même de la Nature , élève sur des glaçons enfanglantés l'édifice des mœurs & des loix, change une Horde sauvage en Peuple policé , s'instruit par ses revers , se dévouë , pour atteindre son but , à tous les poignards de la trahison , & prouve à l'Univers surpris qu'un Roi peut être cruel , pour l'intérêt même de l'humanité. Il est certain que , si un Politique , par la grandeur de ses vues , fixe , en quelque sorte la mobilité du temps , devine les circonstances , calcule les obstacles , anticipe sur l'avenir , on doit lui pardonner quelques ressorts violens nécessaires à ses vastes opérations. Les hommes de génie méprisent certains préjugés qui , d'après eux , ne doivent arrêter que des esprits foibles , & vont toujours en avant , par



la seule impulsion de leur supériorité. Haïs de leurs contemporains , lapostérité les venge , les met à leur place , porte le jour sur leurs bienfaits. Les moyens disparoissent , les effets subsistent , & l'on ne se souvient plus si des flots de sang ont engraisé le sol d'où sont sorties de si belles moissons. Tel a été l'ouvrage du Czar Pierre. Une Tragédie sans doute n'est point un champ assez étendu , pour développer un pareil caractère \* , en sonder la profondeur , en montrer toute l'énergie : mais , ne pouvant offrir le tableau dans son entier , j'ai tâché d'en saisir le trait distinctif , la nuance la plus frappante , & le moment le plus intéressant.

PLUSIEURS Auteurs ont travaillé sur ce Sujet. Il existe une Tragédie de *Pierre-le-Grand*, par un Italien , nommé *Scarcelli*. On a sous les yeux , le *Menzikoff* de *Morand* , qui fut joué sur le Théâtre d'*Arlequin* & de *Pantalon* ,

\* Je laisse ce soin à la plume éloquente de M. Thomas , dans son Poème de la Czariade.

fous

sous le titre de *Phanazar*. On en a retenu ce vers :

Pour apprendre à regner , descendrais-tu du Trône ?  
C'est *Menzikoff* qui parle à un Ennemi du Czar.

M. de *Fontanelle* vient , tout récemment encore , de publier un Drame dont *Pierre-le-Grand* est le Héros. Cette Pièce n'est point sans mérite. Avec quelques changemens , il eût été facile à l'Auteur d'en faire un bon ouvrage : elle manque d'action , de force , mais présente des détails attachans , & des caractères sagement dessinés. J'ai actuellement entre les mains le *Czarowitz* du Chevalier de *Vatan* , connu par quelques Poësies , & entr'autres par une belle Ode sur *l'Eternité*. \* Il entremêloit la culture des Lettres & les occupations militaires : il ne croyoit pas déroger en osant penser & sentir ; & doit être compté parmi ces hommes aimables , qui ont sçu être Philosophes dans la carrière des honneurs , dans le choc des distractions & le tumulte des plaisirs. On fera peut-être bien-aise

\* Cette Ode est imitée de M. Haller.



de lire quelques fragmens de cette Tragédie , où la partie politique m'a paru traitée avec succès. D'ailleurs , on aime à voir les différens jours sous lesquels plusieurs Écrivains ont envisagé le même Sujet. Ces études servent aux progrès du goût qui ne se perfectionne que par la comparaison du bien avec le mieux. Je me suis permis , dans les Scènes que je citerai , quelques retranchemens & de légères corrections , qui m'ont paru indispensables. L'Auteur n'ayant pas mis la dernière main à son ouvrage , j'ai dû respecter sa mémoire , & suppléer à ce qu'il auroit fait lui-même , s'il l'eût rendu public. Voici un précis de la Pièce.

LE Czar est absent. *Sophie* , sa sœur , profite de cette circonstance , pour conspirer : le motif de sa haine est la mort de *Gallitzin* son Amant. Elle a des intelligences avec le Danemark , dont l'Envoyé est à la Cour de Russie. Elle a séduit tous les Corps de l'Etat , & n'attend que le moment d'éclater. On suppose qu'*Alexis* , fils du Czar , a fait prisonnières en Livonie , deux Sœurs qui réparent par leurs

attraits & leurs vertus , l'obscurité de leur naissance : l'une , qu'on nomme *Aléxine* , est , en secret , l'épouse du Czar : l'autre est aimée d'*Aléxis*. *Sophie* se sert de cet amour , pour corrompre la fidélité du jeune Prince , & l'associer à ses projets. Le Czar revient , déclare son mariage avec *Aléxine*. Il propose à son fils un hymen politique qui va joindre la Suède à la Russie. *Aléxis* s'en défend avec respect. Le Czar commande , & part. On arrête *Amélie* : le Prince force la prison , & combat , pour délivrer son Amante. Le Czar se montre : tout rentre dans le devoir. Son fils paroît devant lui , blessé d'un trait que *Sophie* a fait empoisonner. Elle avoue tous ses crimes. Le Czar ordonne son supplice : elle se frappe ; le malheureux ; *Aléxis* meurt dans les bras de son Père. Tel est , à peu-près , le fond de l'intrigue & de l'intérêt.





## SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *seule.*

**I**NÉXORABLE Auteur de mon ressentiment,  
 Ombre errante & terrible, Ombre de mon Amant ;  
 Dont le trépas m'accuse, & dont la voix m'implore,  
 Héros mort sans vengeance, attends... attends encore.  
 Et toi, lâche assassin d'un Amant mort pour moi,  
 Que le sang fit mon Frère, & le destin mon Roi,  
 L'Amour, mon ennemi..... l'Amour enfin l'emporte :  
 Tremble . . . . .

*Fædor* Envoyé Danois, entre : elle développe, avec lui, tout le plan de son ambition.  
*Mais*, lui dit-il,

Dans ces hardis projets pourrez-vous persister ?  
 Pardonnez, si mon maître ose encore en douter.  
 On risque tout, Madame, en servant des rebelles :  
 Ils promettent beaucoup ; mais, deux fois infidèles,  
 Leurs foibles cœurs, au prix d'une autre trahison,  
 Souvent de la première achètent le pardon.

SOPHIE.

*Gallitzin* a péri : tu soupçonnes ma haine . . . .  
 Je ne te dirai point, quels supplices affreux  
 Exerça contre nous un Monarque odieux :

L'Europe en a frémi , quand six mille victimes  
 Laverent dans leur sang & ma honte & mes crimes ;  
 De tous mes amis morts quand les membres épars  
 Furent encor fumans offerts à mes regards :  
 Je demandai la vie , & nourris la pensée  
 De punir mon Tyran de me l'avoir laissée.  
 Depuis quinze ans , mes soins & ma fidélité ,  
 Ses succès , son pouvoir , le temps & sa fierté  
 Ont de son cœur jaloux banni la défiance. . . .  
 Ce n'est qu'avec du sang qu'on éteint la vengeance.  
 Non , non ; ce cœur qu'il croit gagner par des bienfaits ,  
 A qui lui pardonna , ne pardonne jamais.  
 Le sang de mes amis , versé pour ma querelle ,  
 L'ombre de mon Amant , & sa voix qui m'appelle ;  
 Un Tyran à punir , un Trône à mériter ,  
 Tout cela t'en répond : ose encore en douter.  
 Aucun frein ne m'arrête ; à ce point outragée ,  
 Je ne puis trop payer le bien d'être vengée ;  
 Et mon Séxe est garant que je hais sans retour ,  
 Quand j'en ai pour motifs mon orgueil & l'Amour.

L'ENVOYÉ.

Après le Czar , son fils vous reste à vaincre encore :  
 Loin de servir vos vœux , ce Prince les ignore.  
 Dans le crime avec vous il le faut engager.  
 S'il ne trahit le Czar , il pourra le venger.  
 Même , quand vous auriez immolé votre Frère ,  
 On plaindrait Aléxis des malheurs de son Père ;  
 Fort de ses droits , & plus encor de ses vertus ,

Il gagneroit des cœurs qu'on ne corromproit plus.

.....

S O P H I E.

Je puis tout sur son ame : il m'aime dès l'enfance ;  
 Il me croit ; & je veux qu'il serve ma vengeance.  
 Au sein du Dannemark , il recevra ma loi ,  
 Et, Sujet parmi vous , ne vaincra que pour moi.  
 Puisque j'en ai besoin , il commettra ce crime :  
 J'en cueillerai le fruit ; je l'en rendrai victime.  
 Il trahira son Père , & je le trahirai.  
 Il périra coupable ; & moi , je régnerai.

.....

J'ai séduit tous ces Grands ennemis de leur Roi ;  
 Ennemis d'un pouvoir fondé sur leur bassesse ,  
 Qui n'ont de leurs ayeux que l'antique rudesse ;  
 Féroces partisans de leurs sauvages mœurs ,  
 Et de leur ignorance obstinés défenseurs ;  
 Et ce Corps insolent , qui , sous l'orgueilleux titre  
 De la Garde du Trône , en fut souvent l'arbitre.







## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ALÉXINE, CASIMIR, *Régent de la Russie en l'absence du Roi.*

ALÉXINE.

CASIMIR, tu le sçais ; ma vertu, mon courage,  
Et non de mes appas le frivole avantage,  
Ont pu, malgré mon rang, m'élever jusqu'au Czar.  
La noblesse & les traits sont les dons du hazard :  
Notre sang n'est point vil, si la vertu l'épure.

Je sçais que, quand les Czars choisissent leurs épouses,  
Les familles des Grands de leur choix sont jalouses ;  
Mais la noblesse ici n'est qu'un titre idéal :  
Tout Sujet est esclave, & tout esclave, égal.

Ton Maître jusqu'ici tient nos chaînes secrettes,  
Pour amuser les vœux de ces fières Sujettes,  
Dont les Parents, séduits par l'espoir de son choix,  
D'un nouveau despotisme autorisent les loix,  
Se trahissent entr'eux, & pendant son absence,  
N'osent troubler le cours d'une heureuse Régence.

CASIMIR.

Votre hymen est secret ; mais, on lit dans vos cœurs ;  
Et je crains que les Grands, unissant leurs fureurs,

Ne

Ne songent à venger cette commune injure.  
 Du Prince mécontent on aigrit le murmure.  
 Le Czar , vous le savez , à l'exemple des Dieux ,  
 De la nuit du cahos a fait sortir ces lieux ;  
 Mais on se fait haïr des esprits qu'on éclaire :  
 Le Russe , en frémissant , aperçut la lumière.

. . . . .

Le Peuple chérit plus ses vices que ses droits ,  
 Ses erreurs que ses biens , & ses mœurs que ses loix.

A L É X I N E.

Non , va ; crains moins l'effet d'un frivole murmure :  
 Le Russe ne ressent , ni ne venge une injure.  
 A la soumission ce Peuple accoutumé  
 Par des Tyrans sans mœurs , fut long-temps opprimé.  
 Que peut de plus , le Czar , pour ce Peuple sauvage ?  
 De ses propres Etats il est le premier Sage.  
 Ce Héros conquérant , Prince & Législateur ,  
 D'un Empire hérité semble le Fondateur.  
 Lui seul , il attira dans sa triste patrie ,  
 Tous ces arts , effrayés de se voir en Russie.  
 Va , crois-m'en , Casimir , pour prix de tant de soins ,  
 Ses dociles Sujets obéiront du moins.  
 Le cruel Despotisme a ce seul avantage ,  
 Qu'un Roi se forme enfin un Peuple à son image ,  
 Ne trouve point d'obstacle à ses vastes projets ,  
 Et peut seul , d'après lui , réformer ses Sujets.



## SCENE

SOPHIE, *seule.*

**J**E pourrai donc enfin égorger ma victime ;  
 Et, du moins une fois, voir réussir un crime !  
 Remord, disparaissez ; de deux grands Criminels ,  
 L'un meurt sur l'échaffaut , & l'autre à des Autels :  
 Tout dépend du succès. . . . .

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE CZAR, ALÉXIS.

LE CZAR.

**C**HARLES errant , proscrit , & Monarque transfuge  
 Mandiant chez le Turc un dangereux refuge,  
 Cherchant des Protecteurs tout prêts à l'écraser,  
 Tel qu'on ne peut le plaindre & bien moins l'excuser,  
 Sans troupes , sans amis , sans espoir , sans asyle ,  
 Héros toujours rempli d'un courage inutile ,  
 Charles s'abaisse enfin . . . . .

. . . . .  
 Il cède tout, pourvu que le nœud d'hyménée

Tienne enfin la Russie à la Suède enchaînée.  
 . . . . .  
 Cette Princesse , à qui ce projet nous allie ;  
 Nous apporte Stettin & la Poméranie ,  
 Ces importans États qu'à l'Empire autrefois  
 Arracha dans Munster l'impérieux Suédois ;  
 Il triomphoit alors , quand l'Autriche , en esclave ;  
 Trembloit au souvenir des armes de Gustave ;  
 Mais , les temps sont changés : notre tour est venu.  
 Au comble des grandeurs je me vois parvenu.  
 Maître de ces états , Souverain de l'Empire ,  
 Vous devinez déjà le succès où j'aspire.  
 Oui , d'un noble projet j'affronte les hazards ;  
 Et je prétends , mon fils , au trône des Césars.  
 La Duchesse bientôt par Goerts amenée  
 Vient conclure en ma Cour ce brillant hymenée.  
 . . . . . Devenez son époux ;  
 Je ne devrai la paix & l'Empire qu'à vous.

*Alexis* oppose quelques réflexions à ces  
 desseins ambitieux. *Le Czar* lui répond :

J'ai tout prévu , mon fils , & ne peux m'égarer.  
 A mes vœux , dès longtemps , tout semble conspirer.  
 Cette fière maison , dont l'énorme puissance  
 Du midi jusqu'au nord portoit son espérance ,  
 Qui jamais n'a suivi que ses vrais intérêts ,  
 Vaste dans ses desirs , & sage en ses progrès .

Panche vers sa ruine . . . . . : :

Elle éteinte, il est peu de Princes dans l'Empire,  
Dont la foible grandeur à ce haut rang aspire.  
Brunswik est trop puissant; il n'unira jamais  
Le globe Impérial au sceptre des Anglais.

Auguste sur le trône encor mal affermi  
Auguste me doit tout; & craint son ennemi:  
Longtemps le Darius de cet autre Alexandre,  
Contre Charles enfin il songe à se défendre.  
La Prusse vient de naître, & pourra s'augmenter;  
Elle fera, pour vous, mon fils, à redouter:  
Mais, quel que soit l'éclat de sa première Aurore,  
Cet Astre, croyez-moi, n'est point à craindre encore.  
Entre Bavière & moi le fort peut balancer:  
Nous verrons qui des deux sçaura mieux le fixer.

A L É X I S.

Eh! Seigneur, songez-y, tout le corps Germanique,  
Nécessaire ennemi du pouvoir despotique,  
Verra-t-il sans effroi?

L E C Z A R.

Vains obstacles, mon fils!  
J'ai sçu, dans le secret, préparer les esprits.  
De votre hymen, mon fils, j'ai pesé l'avantage;  
Le bien le plus léger devient grand par l'usage.  
Mazarin, qui connut cet important moyen,  
N'eut jamais qu'un espoir moins prochain que le mien;



Et des Lis cependant une tige fleurie  
 Semble avoir , pour toujours , germé dans l'Ibérie.  
 Ainsi bientôt , mon fils , graces à ce lien ,  
 Vous me verrez unir un autre Empire au mien ;  
 Du Rhin au Tanais étendre ma puissance ,  
 Serrer , de toutes parts , l'orgueilleuse Bizance ;  
 Faire trembler l'Europe ; & l'Aigle des Césars  
 Va se charger enfin de la foudre des Czars.

A L É X I S.

Eh! n'est-ce pas assez , Seigneur , pour votre gloire ,  
 Que d'avoir si longtemps enchaîné la victoire ?  
 Guerrier , Législateur ....

L E C Z A R.

Non , ce n'est pas assez :  
 Il faut cueillir le fruit de nos succès passés.  
 Eh! l'Europe oubliant nos affreuses Provinces ,  
 Me compte encore à peine au nombre de ses Princes !  
 Par l'Empire & les mers je suis séparé d'eux ;  
 Rapprochons , tout d'un coup , cet intervalle affreux ;  
 Et par un noble effort franchissons les limites ,  
 Qu'à ces bords inconnus la Nature a prescrites.  
 De ces climats glacés on vit toujours fortir  
 Ces Peuples conquérans , nés pour tout asservir ,  
 Placés par la Nature en ce Pays sauvage ,  
 Et vers de plus heureux guidés par leur courage ;  
 De l'Univers entier braves Usurpateurs ,  
 Les plus grands des humains , s'ils avoient eu des mœurs :  
 Nos Peuples sont changés ; mais leur âme aggrandie

170      *D I S C O U R S*

Conserve encor le feu de ce premier génie ;  
Ranimé par mes soins, il va prendre l'effor :  
Soumettre le Midi, c'est le destin du Nord.

*A L É X I S.*

De cet Etat, Seigneur, la fortune commence ;  
Et la Russie encore est presqu'en son enfance.

*L E C Z A R.*

Eh ! l'enfance, mon fils, est le temps des progrès :  
C'est aux premiers efforts que j'ai dû mes succès.  
Je fixe tous les yeux ; on me craint, on m'admire :  
L'Europe s'attend presque aux grandeurs où j'aspire.  
Si je n'achève pas ce que j'ai commencé,  
De ce Peuple après moi, le temps sera passé :  
Nul ne fera de lui ce que j'en pourrai faire.  
Le Russe, enorgueilli du rayon qui l'éclaire,  
Aux plus vastes desseins peut marcher sur mes pas ;  
Mais, après moi, mon fils, ne vous y suivroit pas.  
Si ma fin trop prochaine, ou d'affreuses disgraces,  
De son premier état lui laissent quelques traces ;  
Oui, Prince, c'en est fait, je le vois succomber ;  
Et, s'il n'en est bien loin, il y va retomber.

. . . . .

Pendant une heure encor, songez à ma demande :  
Père, je vous en presse, & Roi, je vous commande,  
Pour ne plus voir, après, qu'un fils qui m'a trahi,  
Ou le premier Sujet, qui m'ait défobéi.

Cette Scène m'a paru bien pensée, écrite.

simplement , pleine d'une sorte de noblesse. L'ame du Czar s'y déploie par degrés. On y entrevoit le germe de tous les grands desseins qui l'occupoient. Le systéme de sa politique y est tracé avec intelligence ; & j'ai imaginé que le Public me sçauroit gré de lui avoir fait connoître en partie un ouvrage digne de son attention. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du dénouement. Le Czar revient du combat : la révolte est calmée ; *Alexis* vaincu ; l'Impératrice demande grace pour ce Prince.

A L É X I N E.

Il est vrai que l'Amour égara sa valeur ;  
Mais , Seigneur , vous l'aimez ; vous connoissez son ame.  
Toujours votre tendresse. . .

L E C Z A R.

Oui , je l'aimai , Madame.

Oui ; ce cœur ulcéré , qui le hait aujourd'hui ,  
Ce cœur n'a pu jamais aimer que vous & lui ;  
Et tel est le pouvoir qu'a sur moi l'infidelle ,  
Je regrette mon fils , en perdant le rebelle.  
Je vois s'ensevelir avec lui des projets  
Dont il auroit pu seul assurer le succès ;  
L'héritier de mon nom , l'espoir de ma couronne !

172      D I S C O U R S

Ah ! son plus grand forfait est sa mort que j'ordonne ;  
Mais au devoir d'un Roi je l'immole aujourd'hui ;  
Et l'honneur de regner m'est bien plus cher que lui.

. . . . .

ALÉXINE, AMÉLIE,  
AMÉLIE.

Ah ! ma sœur, qu'as-tu dit ? justes Dieux ! J'en frissonne.  
O terreur ! ô regrets ! quelle horreur m'environne ?  
Je lui pourrais coûter la vie & la vertu !  
Quoi ! son Père oseroit ! . . . ah ! ma sœur, le crois-tu ?  
Le Czar t'aime , il t'écoute ; il n'est point inflexible ;  
Ou , du moins , pour un fils il fut toujours sensible :  
De son trône , ma sœur , c'est l'espoir & l'appui.  
L'intérêt de l'Etat ne peut - il rien sur lui ?

. . . . .

Va , cours , vole , ma sœur ; il en est encor temps :  
Hâte - toi de saisir ces précieux instans.  
Rends un Prince à l'Etat , rends un Fils à son Père ,  
A ta sœur , un Amant , un Héros à la Terre.

. . . . .

---

S C E N E   I I I .

AMÉLIE, ALÉXIS, *mourant.*

ALÉXIS.

Q U' A I - J E fait ? ma vertu , ma fortune , la vie ;  
L'espoir de posséder la sensible Amélie ,

Et



Et c'est plus que le jour, le trône & la vertu,  
Voilà dans un moment tout ce que j'ai perdu.

• • • • •

AMÉLIE.

Non ; tu n'as rien perdu ; renais pour Amélie :  
Ton père t'aime encor ; le soin de sa grandeur  
A l'amour paternel s'unira dans son cœur.  
Ma sœur va le fléchir.

---

SCÈNE

LE CZAR, ALÉXINE, AMÉLIE, ALÉXIS,  
LE CZAR.

**E**H ! bien, vous le voulez ; je le verrai, Madame ;  
Il peut se présenter.

ALÉXINE.

Calmez votre courroux.

LE CZAR.

Ciel... que vois-je ?... Aléxis !

ALÉXIS.

Ah ! mon Père, c'est vous.

LE CZAR.

Va, tu n'es plus mon fils.

D

ALÉXIS.

Non, je n'ai plus de Père...

Hélas! il est trop vrai; toute votre colère  
 Est pour mon attentat un foible châtement:  
 J'ai mérité la mort, un échaffaud m'attend;  
 Je le sçais; & ce Fils, que le remord accable,  
 Est lui-même étonné de se voir si coupable:  
 Mais, né pour vous aimer, & longtemps vertueux,  
 Criminel un instant, je mourrai vertueux.

*Alexine & Amélie* confondent leurs pleurs  
 & leurs prières auprès du Czar, qui s'attendrit  
 & pardonne.

ALÉXIS

Je me sens affoiblir.

*(au Czar.)*

Soyez vengé, Seigneur, votre Fils va mourir.

LE CZAR.

Ciel! que dis-tu?

ALÉXIS.

Frappé d'une atteinte cruelle...

Mais enfin de ce cœur la bonté paternelle...

ALÉXINE.

Il pâlit!

AMÉLIE.

C'en est fait.

LE CZAR.

Quel soldat inhumain ? ...

D'où peut partir ce coup, mon cher fils ? ...

SOPHIE, (*qui paroît.*)

De ma main.

LE CZAR.

Qu'on l'arrête.

SOPHIE.

Ce coup t'enlève ta victime ;

Et j'emporte, en mourant, tout l'honneur d'un grand crime.

. . . . .

( On emmène *Sophie & Alexis.* )

. . . . .

LE CZAR, à *Alexine.*

Ah ! Madame, surtout de cette affreuse histoire

Tâchons d'ensevelir la funeste mémoire.

Vous regnerez un jour ; le trône vous est dû :

Tenez-moi lieu de tout, puisque j'ai tout perdu.

. . . . .

On jugera, par cette esquisse, de ce qu'auroit pû devenir la Tragédie du Chevalier *de Vatan*, s'il avoit eu le temps de laisser murir ses idées. & de leur donner cette laborieuse précision, sans laquelle les pensées les plus

fortes perdent leur nerf & leur beauté. Son style est trop facile , trop diffus , trop semé de Madrigaux : son Drame a trois mille vers ; c'est plus qu'il n'en faudroit pour trois de nos Tragédies modernes.

J E ne suis point surpris , que différentes plumes se soient exercées sur le Sujet de *Pierre - le - Grand* : il présente un local neuf , des mœurs singulières , des contrastes frappans ; il prouve , sur-tout , jusqu'où peut aller l'influence d'un seul homme sur des millions d'autres : cette vérité n'a jamais été plus sensible que dans le *Czar Pierre* ; mais je ne conçois pas pourquoi tous ceux qui ont tâché de le mettre au Théâtre , ont préféré , dans sa vie , le moment où il sacrifie son Fils à ses vues , à sa politique , à cette crainte raffinée de ne laisser , après lui , qu'un destructeur de ses travaux. Ce sacrifice peut être beau dans l'Histoire , mais non pas sur la Scène. Il emporte avec lui quelque chose d'odieux qu'on ne peut guères justifier. L'héroïsme cesse d'être intéressant , quand il outrage la nature. On ne

croit plus à tous ces efforts de l'atrocité Romaine appellés vertus par les Historiens. Pour que le Czar paroisse sous ses véritables traits , il faudroit peut-être , écartant les nuances de Père, d'Amant & d'Époux, ne montrer en lui que le Politique & le Législateur : d'un côté, le Génie qui tient le flambeau ; de l'autre, la Férocité qui rugit, en voyant le jour ; un Monarque Philosophe qui veut donner un Peuple au Monde ; un Peuple ignorant, qui regrette ses huttes & son ignorance ; le Créateur de la Nation nouvelle, traversé & combattu par un défenseur de l'ancienne constitution ; tel devroit être, je crois, tout le dessein d'une Tragédie de *Pierre-le-Grand*. De ce premier trait sortiroient des beautés sans nombre, s'il étoit sçavamment développé. C'est ainsi qu'un bloc informe, sous le ciseau d'un Sculpteur habile, devient un Héros ou un Dieu.

A peine ai-je ébauché cette idée dans l'ouvrage que l'on va lire ; c'est la production d'un âge, où l'esprit n'a qu'une sève in-



fructueuse & un feu sans chaleur. Tout ce que j'ai pu y ajouter ne fera pas disparoître, sans doute, la teinte primitive, & cette impression de foiblesse, toujours sensible pour les connoisseurs ; mais, j'aurai mis sur la voie un Peintre plus hardi : cette Tragédie, bien faite, est sûrement un tableau qui manque à notre Théâtre.

À U reste, je me persuade, de plus en plus ; que, riche de son propre fond, il ne doit point de nos jours, prétendre à multiplier ses chefs-d'œuvres. La perfection, dans les Arts, est le signal de leur décadence : les combinaisons s'épuisent : on est refroidi par la crainte de n'être qu'imitateur : il se fait une révolte secrète de l'amour-propre contre la nécessité de reconnoître des modèles : le découragement naît de l'orgueil même ; & l'on cesse de poursuivre avec tant d'ardeur ce qu'il n'est plus aussi glorieux d'obtenir. Toutes ces causes, imperceptibles d'abord, se font sentir à la fin ; & c'est où nous en sommes. Notre siècle est fait pour jouir, non pour créer. Retournons aux

temps qui nous ont précédés. Presque tous nos grands Tragiques ont paru dans des circonstances particulieres qui favorisoient leur génie , & donnoient , en quelque sorte , à leurs productions la couleur de l'esprit général. Lorsque Corneille s'éleva , la France respiroit à peine des longs troubles qui l'avoient déchirée : tout fermentoit encore : les factions étoient calmées ; les passions ne l'étoient pas. Je ne sçais quel Héroïsme républicain s'étoit emparé de tous les cœurs ; & le seul fruit des discordes civiles fut de donner à la Nation un degré de vigueur , que peut-être elle n'auroit point eu sans elles. L'honneur alors n'étoit point un ressort usé ; ni la Patrie un vain nom qu'on prononçât par habitude. On venoit de voir de grandes intrigues conduites par de grands hommes ; des crimes hardis , des projets vastes ; Corneille étoit sûr d'intéresser , en mettant sur la Scène des caractères , & des événemens , rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siècle d'énergie , & sympathique , pour ainsi dire , avec la force de son imagination. C'est ainsi que

l'Aigle se joue au milieu des éclairs & des tempêtes.

*RACINE*, quoique son Contemporain, trouva une révolution sensible dans les mœurs & dans les idées; un Trône affermi, le frémissement des orages publics s'éloignant de jour en jour, le magnifique appareil des fêtes & des plaisirs; voilà ce qui le frappa, & dut donner à son talent cette empreinte de douceur qui le caractérise. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une Cour brillante & polie. Toutes les séductions naissoient en foule autour d'un Monarque jeune, qui, lui-même cherchant à plaire, en imposoit aux autres l'agréable nécessité. Le commerce de la galanterie, si décrié de nos jours, conservoit alors quelque chose d'auguste & de majestueux. Des femmes charmantes étoient les Juges qu'il falloit captiver; on ne pouvoit y réussir que par l'image de leur passion favorite, & la peinture délicate de leurs propres sentimens. Racine avoit trop  
de



de goût , pour que cette réflexion lui échappât. C'est sûrement à elle que nous devons cette sensibilité douce , répandue dans ses Tragédies , la tendresse un peu monotone de ses Héros , sur-tout cette molle harmonie , & cette lyre enchanteresse qui résonne à l'oreille de ceux qui lisent *Andromaque* , *Phédre* , & *Bérénice*.

Je ne vois , parmi nous , que *M. de Crébillon* qui fut Tragique né , & dont le génie ait été indépendant des temps & des lieux. Dans un cloître , dans un désert , il auroit fait des Tragédies , par le seul besoin de répandre au dehors le feu sombre dont il étoit dévoré.

*M. de Voltaire* , qui , depuis , a donné le ton à son siècle , sçut , ainsi que *Corneille* & *Racine* , profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant. Dès le premier pas dans la carrière , il fixa les yeux sur quelques hommes , qui avoient imprimé aux esprits une sorte de mouvement philosophique , analogue à sa manière de voir & de penser. Il s'aperçut

que la sphère des connoissances s'étendoit ; qu'on attaquoit avec hardiesse les erreurs les plus consacrées ; qu'on commençoit à plaider la cause des hommes contre les Tyrans , & à prononcer les mots de *vertu* , de *justice* , & d'*égalité*. Ce premier coup d'œil lui indiqua un genre nouveau , le plus pathétique qu'on pût jamais introduire sur la Scène. La Philosophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du sentiment. Les larmes coulerent sur les maux de l'humanité. Tous les cœurs volèrent au-devant de ces maximes bienfaisantes , qui affermiroient le bonheur du monde , si elles étoient suivies par ceux qui le gouvernent. Les Rois apprirent leur devoir ; & les Peuples tressaillirent de joie , surpris de trouver un défenseur.

VOILA , sur-tout , ce qui assure à M. de *Voltaire* le titre de Créateur , qu'on veut en vain lui disputer ; mais plus il approche de la perfection , plus il a fouillé la mine ; moins elle sera féconde pour ceux qui viendront après lui. Ils ne peuvent prétendre , je le



répète , qu'à la gloire subalterne de se traîner sur les pas des autres , & de se mettre à l'ombre de leurs lauriers. D'ailleurs , l'émulation a sa source dans l'estime publique ; & , de nos jours , on n'estime rien. Les lettres ne sont plus qu'une affaire de coterie & de société : l'une déchire l'autre ; on se hait , sans se connoître ; on se nuit , sans se haïr ; on obtient par le manège des triomphes plus brillans que Corneille n'en arrachoit par l'effort de son génie : le ridicule poursuit les talens qui échouent ; la malignité empoisonne les succès. Les hommes sensibles qui se dévouent aux plaisirs ou à l'instruction de leur Pays cherchent volontiers , dans l'affection tendre de leurs contemporains , le prix le plus consolant de leurs travaux ; or cette affection est éteinte ; l'indifférence la remplace. Le moyen de prendre son vol sous un Ciel chargé de brouillards si épais ! & comment espéreroit-on que le sublime germât dans des cœurs flétris & découragés ?

J E me suis sans m'en appercevoir , laissé entraîner à ces affligeantes réflexions ; & je

voudrois de tout mon cœur qu'elles ne fussent pas justifiées.

QUOIQ'IL en soit , le Théâtre est encore la carrière la plus noble , la plus brillante , la moins abandonnée. Plusieurs jeunes gens estimables y ont vu leurs essais accueillis ; mais, s'il m'est permis de leur donner un conseil , je les invite , au lieu de tenter des innovations incertaines , à se rapprocher , avec courage , de l'antique simplicité. Encore un coup , ce n'est point , par des tableaux , des groupes combinés & des effets pittoresques , qu'on va jusqu'au fond des ames , remuer le germe des passions , ouvrir la source des larmes , porter le trouble du sentiment. Cette foible ressource réveille , pendant quelque temps , le goût émoussé de la multiude , mais n'obtient pas le suffrage de la Raïson. Les véritables coups de Théâtre partent du cœur , non de la tête. Le développement des caractères , la gradation de l'intérêt , le langage simple de la Nature , un Dialogue plein & soutenu , la pitié , la terreur amenées au comble par des

---

nuances infensibles ; voilà les grands, les seuls ressorts de la Tragédie ; voilà les poignards qui nous déchirent , & les beautés qui nous transportent. Tout homme qui écrit , s'il est bien pénétré de son sujet , ne se rejette pas sur les accessoires ; rien n'annonce le défaut de chaleur , comme la recherche des ornemens. Ce seul mot , *qu'il mourût* , dans les *Horaces* , fait une impression plus vive , plus profonde que ne fera jamais tout l'appareil fastueux de la Tragédie moderne. Quand le goût du Public s'égare , il faut avoir la force de le contrarier , dût-on en être la victime. Cela vaut mieux que de céder à des caprices passagers , qui dégradent l'Art , & corrompent la source de nos plaisirs. Je ne fais de reproche à personne ; je n'en ai point le droit : je répète une vérité pour ceux qui auront le courage de l'entendre , & le talent d'en profiter.

UNE autre partie bien essentielle , selon moi , & trop négligée de nos jours , est le style , dont il semble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une Tragédie est faite pour être représentée ; à

qu'on bon l'écrire ? voilà comme on raisonne. On ne songe pas assez que tel Drame médiocre se soutient & vit par le charme de la diction ; tandis que de très-beaux plans restent dans l'oubli , parce qu'ils sont privés de cet avantage. Mais peut être ne seroit-il pas inutile de fixer quel est le vrai style tragique , & jusqu'où la Poësie a le droit de l'embellir. J'entends dire , tous les jours : cette Tragédie manque de coloris. Qu'est - ce qu'on entend par ce coloris ? Est-ce l'éclat de la versification , le faste des images , une sorte d'enflure qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas , ce n'est qu'un défaut que l'on regrette. La perfection du style tragique consiste , je crois , dans un choix de mots faciles & naturels , une élégance sans recherche , une majestueuse simplicité. J'ai toujours vû , qu'une Pièce de Théâtre , où le Public compte les vers à prétention , finit par ennuyer. Dès que la Toile est levée , on veut oublier le Poëte , & ne voir que le Personnage. Or , tout Personnage , de quelque passion qu'il soit agité , dans quelque circonstance qu'on

le place, doit parler sans apprêt, sans emphase, sans ce fatras poétique, qui détruit l'illusion & glace l'intérêt. *Racine* est, à juste titre, regardé comme le modèle du style que je demande dans la Tragédie; mais il n'est pas encore exempt, si j'ose le dire, d'une certaine affectation à laquelle j'ai plus d'une fois attribué quelques momens de froideur, dans ses plus beaux ouvrages. J'en citerai des exemples, plutôt pour consulter les gens de l'art, que pour autoriser mon propre sentiment.

Les ombres, par trois fois, ont *obscurci* les Cieux,  
 Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;  
 Et le jour a, trois fois, chassé la nuit *obscur*,  
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.

Les trois premiers vers dans la bouche d'*Ænone*, me paroissent déplacés. c'est un détail, me dira-t-on, qu'il falloit ennoblir: à la bonne heure; mais falloit-il, que ce fût aux dépens de la nature? *Phèdre* est mourante; & sa nourrice prend mal son temps, pour lui parler en images.

Réparez promptement votre force abattue;



Tandis que de vos jours prêts à se consumer,  
Le flambeau dure encore, & peut se rallumer.

Ce dernier vers est trop brillant, il ne convient pas davantage dans la bouche d'*Oenone*.

*Isméne*, Confidente d'*Aricie*, lui dit, en parlant de *Thésée* :

Il a vû le *Cocyste* & les rivages sombres,  
Et s'est montré vivant aux infernales Ombres ;  
Mais il n'a pu sortir de ce triste séjour,  
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

*Isméne* ne débite assurément ces quatre beaux vers, que pour faire briller *Racine*.  
J'ai perdu, dit *Aricie* :

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,  
Six frères, quel espoir d'une illustre Maison !  
Le fer moissonna tout ; & la Terre humectée  
But à regret le sang des Neveux d'*Erectée*.

*Le fer moissonna tout* ne suffisoit-il pas ?  
Dans le reste, on voit le Poëte qui arrange ses expressions, non une sœur qui regrette ses frères. La déclaration d'*Hippolite* est un Morceau charmant ; mais peut-être est-il trop soigné

soigné. C'est un Chasseur, qui parle d'amour pour la première fois; il doit mettre dans cet aveu plus de sentiment que de galanterie.

Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.

*Présente*, je vous fuis, *absente*, je vous trouve.

. . . . .

Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,

Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.

. . . . .

D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!

Quel étrange *Captif*, pour un si beau *lien*!

Voilà des antithèses, des Madrigaux, de l'esprit: où est la vérité? Tout le monde convient de la froideur du magnifique récit de *Théramène*; & je ne conçois pas comment le goût de *Racine* a pu se pardonner une beauté aussi ambitieuse & aussi contraire à la situation.

Ces légères Remarques, qui n'effleurent assurément pas le mérite de l'Auteur d'*Athalie*, prouvent seulement combien on doit être en garde contre un défaut, dont ce grand homme n'a pu lui-même se défendre. Un style bien simple, bien vrai, bien abandonné, si l'on peut le dire, c'est celui de M. de *Voltaire*, lorsqu'il ne

se laisse point séduire à sa brillante imagination. *Zaire*, par exemple, est un chef-d'œuvre, pour la partie du style, comparable & peut-être supérieur à *Bérénice*. Je ne connois rien de si naturellement écrit que le rôle d'*Orosmane*; c'est par-tout le cri de l'âme, l'oubli de soi-même, le désordre de la jalousie, l'ivresse de l'amour. Cependant, l'on remarque dans cet ouvrage même, quelques débauches de l'esprit, que le cœur défavoue. Je ne releverai point la première entrée d'*Orosmane*. C'est une vieille critique qu'un trait de plume feroit disparoître. Je ne m'arrêterai que sur un vers du cinquième Acte. *Tout dort*, dit Corasmin,

*Tout dort, tout est tranquille & l'ombre de la nuit...*

*Orosmane* répond :

*Hélas! le crime veille, & son horreur me suit.*

Est-ce bien là, ce que doit dire *Orosmane*, dans la situation où il se trouve? Ce vers n'est-il pas un peu trop vague, ou plutôt, ne suppose-t-il point une combinaison d'idées,

contraire au tumulte de la passion ! Au reste ,  
je n'affirme rien ; c'est un doute que j'avance ,  
& le doute n'est point une erreur.

ON a reproché à *M. de Crébillon* , d'avoir  
un style dur , incorrect , barbare : je ne sçai  
trop si ce reproche est fondé. Mais au moins ,  
s'il néglige les graces , blesse-t-il rarement la  
vérité : il plaît par une forte d'énergie inculte ;  
qui échauffe , qui entraîne , & force l'admira-  
tion. Voilà un morceau d'*Electre* que j'ose citer  
comme un modèle de cette simplicité dont  
il s'agit. Clitemnestre dit à sa Fille.

*Egiste* est las de voir son Esclave , en ces lieux ,  
Exciter par ses pleurs les hommes & les Dieux.

*Electre* répond.

Contre un Tyran si fier , juste Ciel ! quelles armes !  
Qui brave les remords , peut-il craindre mes larmes ?  
Ah ! Madame , est-ce à vous d'irriter mes ennuis ?  
Moi son Esclave ! hélas ! d'où vient que je le suis ?  
Moi , l'Esclave d'Egiste ; ah ! Fille infortunée !  
Qui m'a fait son Esclave , & de qui suis-je née ?  
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher ?

Ma Mère, si ce nom peut encor vous toucher,  
 S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,  
 Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.  
 Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;  
 Mais ne m'unissez pas au Fils de mon Bourreau ;  
 Au Fils de l'inhumain qui me priva d'un Père ;  
 Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux Frère.  
 Et de ma main encore il ose disposer !  
 Cet Hymen sans horreur se peut-il proposer ?  
 Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chère ?  
 Ah ! je ne vous hais point, & , malgré ma misère,  
 Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,  
 Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux.  
 Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon Père,  
 Faites-moi souvenir que vous êtes ma Mère.

JE n'entends, je ne lis point ces vers, sans  
 qu'ils m'arrachent des larmes ; je doute qu'ils  
 soient fort élégans ; mais je sçais qu'ils sont  
 ce qu'ils doivent être, puisqu'ils m'attendris-  
 sent.

J'AI jetté au hazard quelques idées qui,  
 mieux approfondies, pourroient devenir  
 le sujet d'une dissertation intéressante. Je  
 laisse ce soin à des mains plus habiles.



Je me suis déjà trop écarté : j'imagine cependant , que ces sortes de discussions purement littéraires ne doivent offenser personne. En matière de goût , on hazarde ses opinions : moi , je propose mes rêves ; heureux ! si l'on me défabuse , & s'ils me valent quelques vérités ! au reste , ceux à qui j'aurois déplû , ont une arme toute prête ; voici ma Pièce & leur vengeance.



---

P E R S O N N A G E S.

PIERRE, Empereur de Russie.

MENZIKOFF, son Favori.

AMILKA, Prince du Sang.

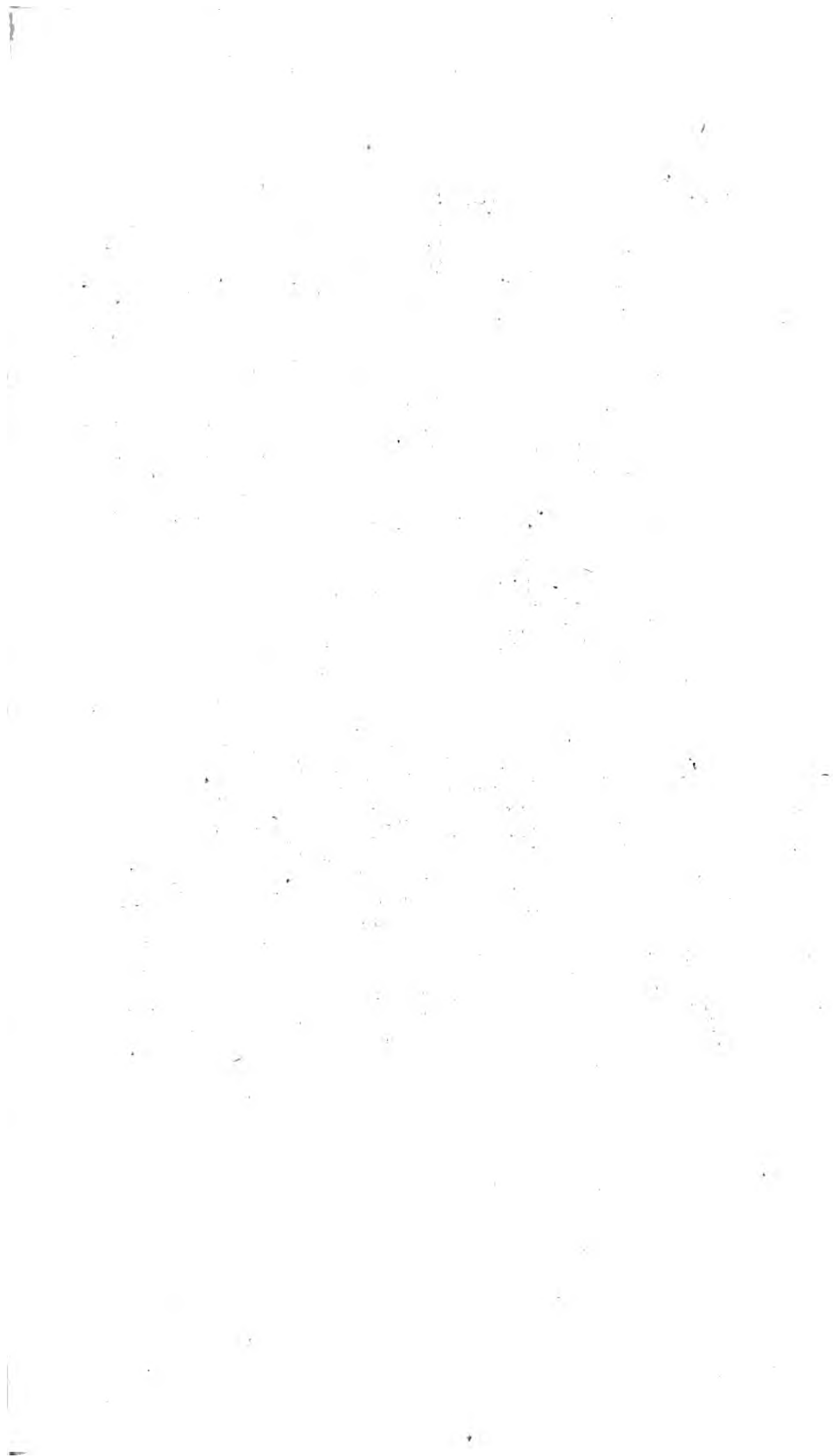
AMÉTIS, Fille d'Amilka.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes de  
l'Empereur.

AZOFF, Confident d'Amilka.

GARDES.

*La Scène est à S. Pétersbourg, dans le  
Palais du Czar.*





*Ch. Eisen inv.*

*De Longueil sculp.*

---

PIERRE-LE-GRAND,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.  
SCÈNE PREMIÈRE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

V I E N S, cher Azoff, suis-moi : la nuit d'un voile épais,  
Enveloppe ces lieux, & couvre mes projets.  
As-tu vû les Strélits ! leur cœur m'est-il fidèle ?  
Ne me déguise rien.

A Z O F F.

Oui, compte sur leur zèle.

A tes superbes vœux tout semble concourir ;  
Et ces Mortels si fiers brûlent de te servir.  
Je sçais quel est ce Corps, & quel esprit l'anime ;  
Se débattant toujours sous la main qui l'opprime,  
Il est encore à craindre, &, prêt à se venger,  
Ne demande qu'un Chef qui l'ose encourager.  
Mais quand mon amitié seconde ta prudence,  
Quel motif avec moi te condamne au silence ?

## A MILKA.

De mes desseins, ami, connois la profondeur :  
 Connois-moi tout entier , & descends dans mon cœur.  
 J'ai pleuré trop longtemps les maux de ma patrie :  
 Des cruautés du Czar délivrons la Russie.  
 Il dédaigne un Mortel qu'il devoit accabler ;  
 Il m'a laissé le jour : c'est à lui de trembler.  
 Si les cœurs sont à moi , ma vengeance est certaine.  
 Peut-être , ignores-tu la source de ma haine ?  
 L'ordre du Czar alors t'exiloit loin d'ici ;  
 Et de tout , en ce jour , tu dois être éclairci.  
 A peine régnoit-il , qu'il voulut nous détruire :  
 Le Sang versé par flots inonda cet Empire.  
 Ces vices déguisés , tous ces Arts odieux ,  
 Nés de l'oisiveté sous de paisibles Cieux ,  
 Transplantés à sa voix , vinrent , sous des ruines ,  
 Germer dans nos glaçons , y jeter leurs racines :  
 On le vit applaudir à leurs progrès nouveaux ,  
 Et de ses propres mains cultiver leurs rameaux.  
 C'étoit peu : dépouillant la majesté suprême ,  
 De climats en climats , il les chercha lui-même :  
 De cet éloignement je sentis tout le prix :  
 A la rébellion j'excitai les esprits.  
 On détesta du Czar l'affreuse tyrannie :  
 Aux cœurs des factieux je soufflai mon génie.  
 La fortune sembloit appuyer mes desseins ,  
 Et le Sceptre par moi passoit en d'autres mains :  
 Je triomphois. Soudain , on vit Pierre paroître :

Tout



Tout ce Peuple pâlit, & reconnut son Maître.  
 Il revint entouré d'un cortége nombreux  
 D'hommes efféminés, d'Artistes dangereux,  
 Lâches, qui sans remords désertant leur Patrie,  
 Apportoient en ces lieux leur servile industrie.  
 Les droits de la Noblesse, & ceux de l'encensoir,  
 Tout fut enseveli sous un nouveau pouvoir.  
 Cet Astre prévalut sur tous mes artifices.  
 La Næva sur ses bords compta cent édifices.  
 Pierre sembloit un Dieu, dont les regards vengeurs  
 Lisent dans la pensée & pénètrent les cœurs.  
 Son aspect, je l'avoue, enchaîna mon audace,  
 Et me fit, à l'instant, pressentir ma disgrâce.  
 De mes complots, sans doute, il étoit informé;  
 Mais, d'un Parti secret justement alarmé,  
 Il parut, affectant une fausse clémence,  
 Mépriser, par orgueil, une utile vengeance.  
 Que d'outrages depuis n'ai-je point essuyés ?  
 Que de projets rompus, de vœux humiliés ?  
 Je vois un Menzikoff, que cette Cour encense,  
 De cent titres couvrir son obscure naissance ;  
 Usurper avec faste & mon rang & mes droits :  
 Il commande l'Armée, il donne ici des loix.  
 Je vois ces Arts nouveaux, enfans de la mollesse,  
 De nos antiques mœurs dégrader la noblesse ;  
 Et détestant l'éclat qui lui cache ses fers,  
 Le Russe, au fond du cœur, regretter ses déserts.

198 *PIERRE-LE-GRAND,*

A Z O F F.

Par ces Arts cependant l'orgueilleuse Russie  
Des Peuples de l'Europe attire enfin l'envie :  
L'Fuxin , le Tanais , chargés de cent trésors ,  
Par ces nouveaux tribus enrichissent nos Ports.

A M I L K A.

O faste avilissant , qui produit l'esclavage !  
Des Slaves nos ayeux imitons le courage.  
Ces Mortels aguerris , ces braues Conquéran ;  
Avant ces vains tributs , avoient-ils des Tyrans ?  
Ne crois pas qu'aujourd'hui je borne mon audace  
A m'immoler un Roi , pour regner à sa place :  
Un trône ensanglanté , qu'entourent les fléaux ,  
N'est pas d'un prix , crois-moi , digne de mes travaux.  
Une autre ambition me conduit & m'anime.  
Que mon projet s'achève , & que j'en sois victime !  
Je venge mon Pays ; tout a dû m'y forcer ;  
Et qui hait les Tyrans , craint de les remplacer.  
Transportons-nous , Azoff , dans ces tristes contrées ;  
Aux victimes d'Etat de tout temps consacrées ,  
Que d'éternels frimats couvrent d'un ciel épais ,  
Et que les feux du jour n'ont réchauffé jamais.  
Peins-toi nos Citoyens , sous ces froides ténèbres ,  
Traînant leurs fers honteux avec des cris funèbres ;  
Le despotisme altier , qui , bravant les remords ,  
Baigne de sang un Trône élevé sur des morts.  
Amis infortunés , je vous serai fidelle :  
Je ne trahirai point votre voix qui m'appelle.

Partage ma pitié ; partage mon courroux :  
 L'honneur de les venger n'appartenoit qu'à nous.  
 A ce Peuple abattu donnons un nouveau Maître :  
 N'importe quel il soit , s'il est digne de l'être.

A Z O ff.

Puissé-je voir l'effet d'un si noble transport ;

A M I L K A.

Ce jour , de l'Empereur doit éclairer la mort.  
 Pour assurer mes coups , j'arme un Sujet qu'il aime  
 Et je choisis la main de Menzikoff lui-même.

A Z O ff.

Eh ! comment prétends-tu le séduire , en ce jour ?  
 Quel ressort , quel moyen emploiras-tu ?

A M I L K A.

L'amour ;

Cet amour violent , aveugle en son ivresse ,  
 Et courageux souvent par excès de foiblesse.  
 Ma fille r'est connue : à peine , en ce Palais ,  
 On eût fixé les yeux sur ses naissans attraits ;  
 Menzikoff d'un Amant prit bientôt le langage ,  
 Et la trouva sensible à ce premier hommage.  
 Ils pressoient leur hymen ; mais prévoyant qu'un jour  
 Ma haine auroit besoin d'un malheureux amour ,  
 Avant que l'Empereur en eût le moindre indice ,  
 Pour rompre cet hymen , j'employai l'artifice.  
 Par mon ordre , Amétis , sous des prétextes vains ,  
 Partit , sans pénétrer quels étoient mes desseins.  
 Peins-toi de Menzikoff l'emportement extrême :

G ij

200 *PIERRE-LE-GRAND,*

Il vouloit & me perdre & s'immoler lui-même ;  
Il menaçoit... Le Czar étoit absent alors :  
Il me falloit du temps ; je bravai ses transports.  
Il aime , il brûle encore ; & cette longue absence  
D'un amour furieux accroît la violence.  
Cette même Amétis , objet de tant de feux ,  
Avec l'Aurore , Ami , doit paroître en ces lieux.  
Crois-tu , qu'en ces momens de trouble & de délire ;  
Où l'Amour parle seul , & parle avec empire ,  
Ce trop crédule Amant , par l'espoir ébloui ,  
Ose me refuser son bras & son appui ?  
Je ne lui laisserai que le temps de répondre !  
S'il hésite un instant , j'ai de quoi le confondre ,  
Et le réduire au choix nécessaire & cruel  
Ou d'être malheureux , ou d'être criminel.

A Z O ff.

Prends garde : quel que soit ton art pour le séduire ;  
Avec nous , Amilka , je doute qu'il conspire :  
Il chérit trop le Czar. Menzikoff amoureux  
Est ardent , emporté , mais toujours vertueux.

A M I L K A.

Que tu connois bien peu l'Amour & son ivresse ,  
Et les égaremens de l'humaine foiblesse !  
Je te réponds de lui : sous l'attrait du bonheur  
Ma haine & mon courroux vont entrer dans son cœur.  
S'il balançoit enfin ; si son bras trop timide  
S'étonnoit des dangers de ce grand parricide ,

De la révolte alors je ranime les feux ;  
Et j'ai plus d'un moyen prêt à servir mes vœux.

A Z O ff.

Ainsi de ces secrets Amétis jeune encore... :

A M I L K A.

Toi seul en es instruit ; ma Fille les ignore :  
Je crains trop sa vertu prompte à s'effaroucher.  
A ses regards sur-tout j'ai voulu me cacher.  
Dans son exil encor je l'aurois retenue ;  
Mais , pour vaincre un Amant , j'ai besoin de sa vue.  
Un regard le perdra : de cet événement  
Il faut , sans le sçavoir , qu'elle soit l'instrument.  
De mon noble attentat & victime & complice ,  
Avec moi , si je meurs ; il faut qu'elle périsse.  
Voilà tous mes projets.

A Z O ff.

Je m'abandonne à toi.

Jusqu'au dernier soupir , je t'engage ma foi.  
Tes services passés vivent dans ma mémoire :  
Trop heureux de te suivre au sentier de la gloire.  
De mon zèle , en un mot , ne crains point d'abuser.  
Qui me sauva la vie a droit d'en disposer.

A M I L K A.

C'est assez : sois certain de ma reconnoissance.  
J'entends du bruit ; on vient ; fors : Menzikoff s'avance



SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

MENZIKOFF

**E**ST-CE vous, Amilka ? Dans l'ombre de la nuit,  
Quel motif au Palais m'appelle & vous conduit ?  
L'intérêt de l'Etat nous rassemble , sans doute ?

AMILKA.

Tu sçauras mon dessein : parle plus bas ; écoute.  
J'ouvre les yeux ; ma haine est prête d'expirer.  
J'ai causé tes malheurs ; je veux les réparer.

MENZIKOFF.

Les réparer ? comment ? & que va-t-il m'apprendre ?  
Ah ! cruel , au bonheur je ne dois plus prétendre.  
Vous le sçavez trop bien ; tous vos secours sont vains ;  
Le trait fut trop avant enfoncé par vos mains :  
Ce cœur , dont l'infortune est votre unique étude ,  
S'est fait de ses tourmens une longue habitude.  
Ne me proposez rien dans l'état où je suis ;  
Et ne vous flatez point de calmer mes ennuis.

AMILKA.

Je ne dirai qu'un mot ; ils vont tous disparaître !

MENZIKOFF.

Qu'entens-je ? Dans mon cœur quel jour a-t-il fait naître ?

AMILKA.

De quel œil verrois-tu ma fille dans ces lieux ?



L'aimerois-tu toujours ?

MÉNZIKOFF.

Que dites-vous ? Ah ! Dieux !

Moi, si je l'aimerois ! Oui ; le Ciel que j'atteste,  
 Connoît seul tout l'excès d'un amour si funeste.  
 Je l'adore, Seigneur ; par l'obstacle irrité  
 Ce feu, dans son absence, est encore augmenté.  
 Vous seul avez détruit le bonheur de ma vie :  
 J'obtenois Amétis ; vous me l'avez ravie.  
 Et comment l'oublier ? Ce généreux penchant  
 Est ma seule pensée, & mon seul sentiment.  
 Fuyant d'un joug pompeux la contrainte cruelle ;  
 Combien de fois mon cœur a revolé près d'elle !  
 Que de secrets ennuis ! au sein brillant des Cours,  
 D'éternelles langueurs empoisonnent mes jours :  
 Par la foule envié, je sèche dans les larmes :  
 D'Amétis à mes yeux tout retrace les charmes ;  
 Et quand, pour m'aggrandir, on m'a vu tout tenter,  
 Ma seule ambition fut de la mériter.  
 Mais pourquoi me donner une vaine espérance ?  
 Ah ! c'est trop loin, Seigneur, étendre la vengeance.  
 Arbitre redouté de mes destins affreux,  
 Laissez tranquillement périr un malheureux.  
 Pourquoi sur mes regrets verser plus d'amertume ?  
 Laissez-moi me nourrir du feu qui me consume.  
 J'idolâtre Amétis ; & l'injuste fureur  
 Ne peut, un seul instant, l'arracher de mon cœur.

A M I L K A.

Je te l'ai déjà dit ; ce vain courroux expire :

204 *PIERRE - LE - GRAND*,

J'approuve enfin l'amour que ma Fille t'inspire.

MENZIKOFF.

Qui ? vous !

A MILKA.

Pour rassurer tes feux & ton espoir,  
Elle-même revient, & tu vas la revoir.

MENZIKOFF.

La revoir ?

A MILKA.

A l'instant ; & l'aurore naissante  
A tes regards charmés doit offrir ton Amante.  
Cui, tu peux aspirer à l'hymen d'Amétis :  
De ton zèle, pour moi sa main fera le prix.

MENZIKOFF.

J'obtiendrais ce que j'aime ! & vous pourriez !...

A MILKA.

Arrête.

Il faut, en me servant, mériter sa conquête.

MENZIKOFF.

Me voilà prêt, Seigneur ; je sçaurai tout oser :  
De mon cœur, de mon bras, vous pouvez disposer.  
Mais à ce changement à peine je me fie :  
Me trompé-je ? ... achevez de me rendre la vie.  
Dieu ! si vous m'abusiez par un détour cruel ! ...  
Non ; pardonnez ce doute ; il est trop criminel.  
Que j'aurai de plaisir à vous nommer mon père !

A MILKA, (*à part.*)

Saisissons cet instant.

MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Eh ! bien , que faut-il faire ?

Parlez.

A MILKA.

J'ai des projets vastes & périlleux.

Veux-tu me seconder ?

MENZIKOFF.

Qui , moi ! si je le veux !

A MILKA.

Avant de rien promettre , éprouve ton courage.

MENZIKOFF.

Me connoissez-vous bien ? quel est donc ce langage ?

A MILKA.

Celui d'un Courtisan instruit à tout prévoir.

Des préjugés , crois-moi , je connois le pouvoir :

Les plus grands cœurs souvent ont le plus de foiblesse.

Jè t'offense peut-être , & ce soupçon te blesse :

Mais tu vois , Menzikoff , si l'effort est aisé ,

Par le prix glorieux que je t'ai proposé.

La récompense à peine est égale au service.

Je t'impose , en un mot , un noble sacrifice :

J'ai besoin & d'un cœur & d'un bras assurés.

Il faut briser des nœuds qui t'ont paru sacrés ;

Il faut , lorsqu'en ce jour Amilka te préfère ,

Ne pas , d'un œil tremblant , mesurer la carrière.

Ose , prends ce poignard ... tu trembles... il suffit.

Voilà ce que j'ai craint , ce qu'on m'avoit prédit :

Je garde mon secret ; adieu.

## S C E N E III.

M E N Z I K O F F , (*seul.*)

**M** O N sang se glace ! ....  
 Mon espoir dispaçoit ! .... la terreur le remplace.  
 Quoi ! m'armer d'un poignard ! quel étoit son dessein !  
 Ah ! barbare , il falloit le plonger dans mon sein !  
 Ofes-tu me choisir pour frapper tes victimes ? ...  
 Oui , sa bouche s'ouvroit pour me dicter des crimes.  
 Chère Amétis , à peine un foible jour me luit ,  
 Que soudain je me sens retomber dans la nuit.  
 N'importe ; plus le sort à mes vœux est rebelle ;  
 Et plus je mets ma gloire à te rester fidelle.  
 J'oublie , à ton nom seul , les maux que j'ai soufferts ;  
 Et mon cœur t'a suivie au fond de tes déserts.  
 Mais , quel est donc l'emploi qu'Amilka me destine ?  
 Quel est donc le Mortel qu'il veut que j'assassine ?  
 D'un meurtre détesté souiller ma main ! qui , moi !  
 A mon malheur encor n'ajoutons pas l'effroi.  
 Evitons un Mortel qui pourroit me séduire :  
 Déjà sur mes esprits il n'a que trop d'empire.  
 L'éviter , lui ! grand Dieu ! le père d'Amétis !  
 Lui , qui de mon amour veut m'accorder le prix !  
 Ah ! j'ai saisi trop tôt cette amorce trompeuse.  
 Je ne connois que trop ton ame ténébreuse ,  
 Inflexible Tyran ; j'abjure tes bienfaits ,

S'il faut que mon bonheur soit le prix des forfaits.  
Allons ; attachons-nous aux traces du Barbare :  
Découvrons, s'il se peut, quels complots il prépare ;  
Et , fixant mon esprit ; déjà trop combattu,  
Livrons-nous à l'amour, sans trahir la vertu.

*Fin du premier Acte.*

---

**A C T E I I.****S C È N E P R E M I È R E.****A M I L K A , ( seul. )**

**M**A Fille est dans ces lieux ! & je crains de l'entendre ?  
Je vais porter la mort dans son ame trop tendre ,  
Affliger son amour : après ses longs tourmens ,  
Faut-il la rappeler pour des malheurs plus grands ?  
Que fais-je ? Dois-je ici consulter ma tendresse ?  
Prêt à frapper le coup , quelle est cette foiblesse ?  
De mes ressentimens font-ce là les effets ?  
Qu'importe le moyen , s'il me mène au succès ?  
Suspends tes cris , Nature , & respecte ma haine ;  
Respecte un grand dessein où l'équité m'entraîne.  
Ce cœur chérit tes droits ; mais ce cœur outragé  
Sentira mieux ton prix , quand il sera vengé.  
Je veux que Menzikoff tremble pour son Amante ;  
A ses yeux , s'il le faut , je la peindrai mourante ;  
Il paîra cher l'effroi dont je l'ai vu saisi ;  
Et ma Fille , en ce jour . . On entre . ; la voici.





SCÈNE II.

AMÉTIS, AMILKA.

AMILKA.

**I**L le faut ; j'ai voulu moi-même te l'apprendre ;  
 Ma Fille , à Menzikoff tu ne dois plus prétendre :  
 Un tel espoir t'abuse ; il te perdrait : enfin ,  
 Je veux , dès aujourd'hui , disposer de ta main.  
 Mon choix est déjà fait : si ton cœur en soupire ;  
 Il convient à ton rang , c'est à toi d'y souscrire ;  
 Et je crois qu'Amétis , aveugle sur ce choix ,  
 Craindra de me déplaire une seconde fois.

AMÉTIS.

Ah ! faudra-t-il , Seigneur , vous combattre sans cesse ?  
 Et le pouvoir d'un Père éteint-il sa tendresse ?  
 De grâce , n'allez point frapper de nouveaux coups  
 Un cœur qui , de tout temps , fut malheureux par vous,  
 Ce cœur n'a point changé ; je l'avoûrai sans feinte ;  
 Du trait qui l'a blessé je garde encor l'atteinte.  
 Le Mortel , après vous , le seul cher à mes yeux ,  
 Est celui que j'aimois , quand je quittai ces lieux.  
 Pourquoi me rappeler de ce lointain asyle ,  
 Où , sans vous offenser , j'allois mourir tranquille ?  
 Pourquoi , de mon amour quand j'allois triompher ,  
 Ne rallumer ses feux , que pour les étouffer ?  
 Ah ! pardonnez du moins si ma douleur réclame

210 / *PIERRE-LE-GRAND,*

Les droits que la pitié doit avoir sur votre ame :  
Soyez père ; daignez , dans ces tristes momens ,  
Ne vous point dérober à mes embrassemens :  
Laissez-vous désarmer. Eh ! quoi ? rien ne vous touche !  
Vous me montrez toujours un front morne & farouche...  
Mon Père , désormais qui pourra vous fléchir ,  
Si votre Fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?

A M I L K A.

Qu'entends-je ? Du respect est-ce là le langage ?  
Crois-tu me désarmer , quand ton refus m'outrage ?  
Au traître Menzikoff si je promis ta foi ,  
J'ai dû changer enfin : tremble , ou change avec moi.

A M É T I S.

Lui , traître ! lui , Seigneur , ce Héros , dont le zèle  
Promet à cet Empire un défenseur fidèle ;  
Lui qui , formé par vous au grand art des Guerriers ;  
Dans les champs de l'honneur eut part à vos lauriers ;  
Et qui , pendant la paix , cherchant une autre gloire ,  
Ministre couronné des mains de la Victoire ,  
D'un Maître qu'il chérit secondant les projets ,  
Consacre son repos au bonheur des Sujets !  
S'il a pu démentir cette vertu sublime ,  
Je ne le connois plus ; apprenez-moi son crime.

A M I L K A.

Je n'en rappelle qu'un , qui doit être compté ,  
Et qui , plus que jamais , répugne à ma fierté ,  
Sa naissance.

**A M É T I S.**

Comment ? Fut-elle moins obscure ,  
 Quand vous pressiez l'hymen dont votre orgueil murmure ?  
 Vous oubliez alors l'éclat de votre rang ;  
 Vous ne m'opposiez point la noblesse du sang.  
 Ah ! depuis que le sien a coulé pour son Maître ,  
 Il est digne du vôtre , & l'égale peut-être.  
 Dans les droits du Héros Menzikoff rétabli ,  
 A corrigé le sort qui l'avoit avili.  
 Malgré mille rivaux que ses talens irritent ,  
 Seul il s'est fait un nom dont les autres héritent ,  
 Le Ciel , qui l'éleva dans le sein du malheur ,  
 S'est épuisé sans doute à lui former un cœur ;  
 Et ce jeune Mortel , prudent , plein de courage ,  
 Politique & guerrier à la fleur de son âge ,  
 Vaut bien ces Courtisans , à l'intrigue vendus ,  
 Qui croient par un vain titre être exemts des vertus ,  
 Mais quel est donc enfin celui qu'on me destine ?  
 Me cache-t-on encor le bras qui m'assassine ?  
 Quel est donc cet époux ?

**A M I L K A.**

Tu me presses en vain ;  
 Tu ne le connoîtras qu'en lui donnant la main.

**A M É T I S.**

Hymen ! affreux hymen ! devoir impitoyable !  
 Pourrez-vous le former ce lien redoutable ?  
 M'ôter à ce que j'aime !

**A M I L K A.**

Etouffe ce transport :

212 *PIERRE-LE-GRAND,*

Ce n'est point à l'Amour à régler notre sort.

A M É T I S.

Puisque vous le voulez , oui , je vous sacrifie  
Le repos de mes jours , mes sentimens , ma vie ;  
Mais , quand je romps des nœuds aussi chers à mon cœur ,  
Je n'en formerai point qui me feroient horreur.  
Vous ne répondez rien ? mes prières , mes larmes ,  
Pour vous fléchir , hélas ! font d'impuissantes armes ! ...  
Hé bien , j'obéirai : qu'on m'entraîne à l'Autel.  
Puisque vous m'imposez un devoir si cruel ,  
Je sçaurai le remplir , & , dans le moment même ,  
M'immoler , devant vous , au seul Mortel que j'aime.  
Mon trépas me rendra , dans ce funeste jour ,  
Fidelle à la Nature , & fidelle à l'amour.

---

S C E N E I I I.

MENZIKOFF (*au fond du Théâtre.*)

A M I L K A , A M É T I S.

A M I L K A.

MENZIKOFF vient ; songez à ce qu'il faut lui dire :  
Il vous cherche , sans doute.

A M É T I S.

Est-ce à moi de l'instruire ?

Je pourrois . . .

A M I L K A.

AMILKA.

(à part.)

Il le faut. Je prévois sa douleur ;  
Et reviens profiter du trouble de son cœur.

(il sort.)

---

SCENE IV.

MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

**J**E ne me trompe point ; c'est Amétis, c'est elle.  
Après tous les ennuis d'une absence cruelle,  
C'est donc vous que je vois, ô ma chère Amétis !  
Levez sur moi vos yeux de pleurs appesantis :  
Quoi ! je suis à vos pieds ! quoi ! les Cieux plus propices  
Nous rassemblent enfin sous de plus doux auspices ;  
Tous nos maux sont passés.

AMÉTIS.

Quels transports imprudens !  
Crains plutôt ma présence.

MENZIKOFF.

Est-ce vous que j'entends !  
Ah ! n'empoisonnez point ces momens pleins de charmes !  
Au plaisir le plus pur ne mêlez point d'allarmes.  
Si vous m'aimez encore , & la Terre & les Cieux  
Ne peuvent , en ce jour , m'empêcher d'être heureux.

214 *PIERRE-LE-GRAND,*

Par mes pleurs, par l'excès de ma douleur mortelle,  
Combien j'ai mérité de vous revoir fidelle !  
Mais, quoi ! toujours vos yeux se détournent de moi ?  
Ne vous suis-je plus cher ? dissipez mon effroi.

A M É T I S.

Arrête, Menzikoff ; ce reproche me blesse.  
De quel droit oses-tu soupçonner ma tendresse ?  
Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux ;  
Fidelle à nos sermens, mais toujours malheureux.  
Va, ne crains que le fort qui s'obstine à me nuire ;  
Et renonce au bonheur où notre amour aspire.  
Ce jour, qui de nos jours te sembloit le plus beau,  
Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.  
Nos malheurs font comblés ; tremble, te dis-je, tremble ;  
Et déteste le lieu, l'instant qui nous rassemble.  
Amilka, dans ce jour, règle notre destin :  
Il va nous séparer ; il a promis ma main.

M E N Z I K O ff.

Qu'entends-je ? le perfide ! est-il bien vrai, Madame ?  
O fort qui me poursuis ! ... ah ! déplorable flâme !  
Si vous sçaviez ? ...

A M É T I S.

Eh ! quoi ?

M E N Z I K O ff.

Le Barbare, à l'instant,  
Par un trompeur espoir abusoit votre Amant.  
Il m'avoit tout promis ; Et ... dois-je encor me taire ?



TRAGÉDIE. 215

AMÉTIS.

Achéve.

MENZIKOFF.

Je redoute un horrible mystère.

S'il osoit... j'en frémis...

AMÉTIS.

Mon Père cependant.

Semble tout disposer pour ce fatal instant ;  
Mais pour mieux te punir , pour m'accabler encore ,  
Il me cache le nom d'un rival que j'abhorre ,  
Et , d'un hymen secret allumant le flambeau  
Le cruel , sans horreur , me livre à mon bourreau.

MENZIKOFF.

Et vous obéirez ! c'en est trop ; il m'outrage :  
Tout mon respect pour lui va se tourner en rage.  
Qu'il tremble , ce rival !... ma jalouse fureur ,  
Sçaura le découvrir , & lui percer le cœur.  
A ce coupable hymen avez-vous pu souscrire ?  
D'un Tyran orgueilleux respectez-vous l'empire ?  
Aimez-vous ce Tyran & ce Père inhumain ,  
Qui nous dicte ses loix , un poignard à la main ?  
L'avez-vous observé ?... son front triste & sauvage  
A mes yeux effrayés annonçoit quelque orage :  
A de nouveaux excès il va s'abandonner ;  
Et tous deux dans son crime il nous veut entraîner.

AMÉTIS.

Qu'as-tu dit ? où t'emporte une aveugle colère ?  
Connois mes sentimens , & respecte mon Père.

## 216 PIERRE-LE-GRAND,

Je n'ai point mérité l'excès de sa rigueur ;  
Mais il a conservé tous ses droits sur mon cœur.  
Il m'exile , il m'arrache à tout ce que j'adore :  
Sa haine me poursuit ; & moi , je l'aime encore.  
Pour lui sauver le jour , tu me verrois périr :  
S'il enfreint ses devoirs , j'ai les miens à remplir.  
Ose donc m'imiter : souffrons , mais sans murmure ;  
Et n'étouffons jamais la voix de la Nature.

### MENZIKOFF.

O confiance , ô vertu ! Madame , pardonnez :  
L'égarement convient aux cœurs infortunés.  
Quoi ! depuis le moment qui m'enleva vos charmes ,  
Mes yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes !  
Accablé du fardeau qu'impose la faveur ,  
L'espoir seul d'être à vous a consolé mon cœur ;  
Pour mieux vous mériter , j'ai languï près du Trône ,  
Et cherché pour mon front l'abri d'une couronne :  
Pleine du même amour , vous quittez vos déserts ;  
On me laisse espérer la fin de nos revers !  
Et quand je vous revois , il faut que je vous cède !  
Il faut , qu'en ce jour même , un autre vous possède !  
Un farouche Mortel , que rien ne peut fléchir ,  
A ses ordres affreux vous force d'obéir !  
Du calme au désespoir , quel horrible passage !  
Je ne me connois plus ... consume ton ouvrage ;  
Viens , perfide Amilka ; quel crime exigés-tu ?  
Redoutez les transports d'une Amant éperdu ...

AMÉTIS.

Quoi ?

MENZIKOFF.

Pour vous obtenir, je suis prêt à tout faire.

AMÉTIS.

Et quel est ton dessein ? Dieux ! J'aperçois mon Père.

---

SCÈNE V.

AMILKA, MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

SEIGNEUR, c'est donc ainsi qu'avec impunité  
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?  
Quel étoit votre espoir ? sans Amétis, sans elle,  
J'aurois déjà vengé cette injure cruelle.  
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver  
Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

AMILKA.

Va ; je puis défier ton superbe courage.  
Téméraire, oses-tu me tenir ce langage ?

MENZIKOFF.

J'oserois encor plus.

AMÉTIS.

Cruels, que faites-vous ?

218 *PIERRE-LE-GRAND,*

*AMILKA (à Menzikoff.)*

Je veux t'entretenir.

*AMÉTIS.*

Mon Père !

*AMILKA.*

Laissez-nous.

*(Amétis sort.)*

---

*SCENE VI.*

*AMILKA, MENZIKOFF.*

*AMILKA.*

**D'**où vient donc ce courroux ? quelle est ton injustice ?  
Toi seul causes tes maux ; seul tu fais ton supplice.  
Ma Fille étoit à toi ; tu n'avois qu'à parler :  
Mais à l'aspect d'un fer , mes yeux t'ont vu trembler.  
Est-ce là cette ardeur , qu'elle devoit attendre ?  
Glacé par le remord , est-ce à toi d'y prétendre ?  
Oui ; tu le peux encore ; & ta noble fierté  
M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flaté.  
Si tu le veux , ma Fille , à toi seul destinée ,  
Sous tes loix , dès ce jour , va se voir enchaînée :  
D'autres motifs encor , de plus brillans appas ,  
Si la gloire te plaît , doivent armer ton bras.  
Après un tel aveu , décide enfin , prononce :  
Tu chéris Amétis , & j'attends ta réponse.

[M E N Z I K O ff.]

Dans quel trouble nouveau me jette ce discours !  
 Je voudrais tout promettre , & balance toujours . . .  
 Oui , j'adore Amétis , & mon amour l'emporte ,  
 Oui , je frémis en vain , Amétis est plus forte.  
 Le plus grand des forfaits seroit de la trahir.  
 Que deviens-je ? ordonnez ; je suis prêt d'obéir.  
 D'obéir ! Et quel est le crime qu'on prépare ?  
 Non , je ne promets rien : ne poursuis point , Barbare !  
 Avant que je succombe , ô Ciel ! tonne sur moi :  
 Éclate ; la victime est digne encor de toi.

A M I L K A.

Ce trouble en dit assez ; je vois ce qu'il m'annonce.  
 Amétis t'adoroit , & ton cœur y renonce.  
 Tu ne l'aimas jamais. Ne murmure donc plus ;  
 Et cesse d'accuser un trop juste refus.  
 Tu seras satisfait : les nœuds de l'hyménée  
 Au sort de ton Rival joindront sa destinée.  
 Orgueilleux de ton rang , fier de m'avoir bravé ;  
 Vois-le jouir d'un prix qui t'étoit réservé.  
 Je vais tout ordonner . . .

M E N Z I K O ff, ( hors de lui-même. )

N'ordonne rien... arrête...

Périffe cet hymen & cette horrible fête !  
 Par quel art , tes discours irritant ma fureur ,  
 Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur !  
 Tu triomphes , cruel ! Je cède . . . ouvre l'abîme ;  
 Et qu'avec toi j'y tombe égaré par le crime !

220 *PIERRE-LE-GRAND*,

Je frissonne!... un nuage enveloppe mes yeux...  
Quel gouffre sous mes pas!... un glaive!... justes Cieux!

*A M I L K A , lui donnant un poignard. )*

Ose en armer tes mains ; j'accepte ce présage.  
Démon de la Vengeance, affermis son courage :  
S'il seconde mes vœux, je jure qu'aujourd'hui  
Pour prix d'un tel bienfait, Amétis est à lui.

*M E N Z I K O ff.*

Eh bien, je m'abandonne au destin qui m'entraîne.  
Que faut-il que je fasse ?

*A M I L K A.*

Il faut servir ma haine.

Il faut à mes desseins prêter un bras vengeur,  
Immoler un Tyran.

*M E N Z I K O ff.*

Quel Tyran ?

*A M I L K A.*

L'Empereur.

*M E N Z I K O ff.*

L'Empereur !

*A M I L K A.*

Lui...

*M E N Z I K O ff. (jettant le poignard. )*

Mon Roi ! qu'entends-je, est-il possible !

Me voilà donc instruit de ce secret horrible !

Je n'écoute plus rien.

*A M I L K A.*

Quoi ! tu, peux balancer

A

**A** l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer ?  
 Consulte-toi, résous... tu te tais, & sans doute !...  
 Connois tes intérêts, ton danger même ... écoute.  
 Quoi ! l'amitié du Czar doit-elle t'aveugler ?  
 Peut-être qu'en secret il cherche à t'accabler.  
 Juge mieux de la Cour, & prévois ton naufrage.  
 Le calme, dans ces lieux, est voisin de l'orage.  
 Un Favori des Rois, envié dans ses fers,  
 Au plus beau de ses jours, doit craindre les revers.  
 Illustre malheureux, que la foudre environne,  
 Il doit toujours trembler en approchant du Trône.  
 La pâle jalousie, & l'inquiet orgueil  
 Veillent autour de lui pour creuser son cercueil.  
 L'éclat de la faveur l'éb'ouit sur sa perte :  
 On le flate, il triomphe ; & sa tombe est ouverte.

M E N Z I K O ff, (à part.)

Projet affreux !

A M I L K A.

Évite un semblable destin.

Il ne faut que tenter ; le succès est certain.  
 Mon bras de ce grand coup se fût chargé lui-même ;  
 Mais tu connois du Czar la vigilance extrême.  
 Objet de ses soupçons, à sa Cour odieux,  
 A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.  
 Enfin j'ai sur toi seul fondé mon espérance :  
 Je remets à toi seul le soin de ma vengeance.

M E N Z I K O ff, (à part.)

Je pourrais !

K



222 *PIERRE-LE-GRAND,*

*A MILKA.*

Tu sçais tout : rien ne t'émeut ; & moi  
Je parle encore en maître , & t'enchaîne à ma loi.  
Oui , si tu me trahis , Amétis est perdue :  
Avant que d'expirer . je l'immole à ta vue.  
C'est trop peu que l'hymen la donne à ton rival :  
Je brise des liens qui me vengeroient mal.  
Frémis de mes transports ; crains pour elle.

*MENZIKOFF.*

Barbare!

*A MILKA.*

Prononce , ou tu la perds.

*MENZIKOFF.*

Je sens que je m'égare.

Non , laisse-moi te fuir.

*A MILKA.*

Va , cours , indigne Amant ;

Cours attendre l'effet de mon ressentiment.

*MENZIKOFF.*

Ciel !

*A MILKA.*

Ta faiblesse ajoute au courroux qui m'anime :  
Amétis va périr , & périr ta victime.

*MENZIKOFF.*

Ah ! je te servirai , j'en atteste les Dieux.

*A MILKA.*

Eh bien ! qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux :  
Tout sera prêt ; je fors , mais songe à ta promesse.

SCÈNE VII.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes; MENZIKOFF.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Qu'ai-je promis ? où suis-je ? & quelle est ma foiblesse ?  
Rappelons mes esprits. Malheureux ! qu'ai-je fait ?  
Le cruel, malgré moi, m'unit à son forfait.  
Que veux-tu, cher Holstein, & que viens-tu me dire ?

HOLSTEIN.

De ses ordres le Czar m'a chargé de t'instruire.

MENZIKOFF, (*à part.*)

Qu'entends-je ?

HOLSTEIN.

A son réveil il m'a fait avertir.

Il te mande, & tous deux veut nous entretenir.  
Dans un sombre chagrin son ame ensevelie  
D'un projet important paroît être remplie :  
J'ai craint de l'approcher... Mais qu'est-ce que vois-tu ?  
Ton front est consterné, tes yeux peignent l'effroi.

AMILKA, (*à part.*)

O perfide Amilka ! Serment que je déteste !

HOLSTEIN.

Quelle est cette pâleur & ce trouble funeste ?

MENZIKOFF, (*avec trouble & attendrissement.*)

Le Czar nous mande, Holstein, & son front, me dis-tu,

K ij

224 *PIERRE-LE-GRAND,*

Sous le poids des chagrins te paroît abattu!  
Ah! je le crois . . . partout le péril l'environne . . .  
Que de maux & d'ennuis sont attachés au Trône!

H O L S T E I N.

Je vois couler tes pleurs.

M E N Z I K O F.

Rejoins ton Maître, cours :

Il a, plus que jamais, besoin de tes secours.  
Va, ne le quitte point : mon amitié stérile,  
Dans ces momens sur-tout ne lui peut être utile.

H O L S T E I N.

Eh! quel nouveau danger . . .

M E N Z I K O F.

( *Il veut lui parler & se retient.* )

Cher Holstein, je te fuis.

( *à part.* )

Renfermons, s'il se peut, le désordre où je suis.

*Fin du second Acte.*

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN,

*Suite du Czar.*

LE CZAR.

(à ses Gardes.) (à Menzikoff & à Holstein)

Qu'on s'éloigne. Restez. Votre amitié fidèle  
Dans ces momens sur-tout va me prouver son zèle.  
Cet Empire est rempli de partis redoutés ;  
Le feu des factions renaît de tous côtés :  
Par vos soins , par les miens en vain j'ai cru l'éteindre.  
Plus que mes ennemis , mes Sujets sont à craindre.  
Ce Soldat couronné , qui ravage le Nord ,  
Qui pour lui contre moi détermine le sort ,  
En vain , dans son orgueil , insulte à nos disgraces :  
Les ruines , la mort , le sang marquent ses traces ;  
Son nom sur des débris périra sans soutien :  
C'est sur des monumens que je grave le mien.  
Qu'il accumule encor conquêtes sur conquêtes :  
Il m'instruit à le vaincre , & c'est par mes défaites.  
Pour les cœurs éprouvés & pleins de leurs projets ,  
L'école du malheur est celle des succès.  
Charles est peu pour moi. Mais , lorsque mon courage ,

226 *PIERRE-LE-GRAND,*

Vaincu , jamais soumis , a fait tête à l'orage ,  
Quand je viens respirer au sein de mes Etats ,  
Il faut m'y préparer à de plus durs combats ,  
Me garder de mon Peuple . . Oui , l'aveugle Russie ;  
Plus libre sous mes loix , se croit plus asservie .  
Les Arts que dans son sein je voulus attirer ,  
La rendent plus barbare , au lieu de l'éclairer .  
Faites pour l'esclavage , à la nuit destinée ,  
D'un jour trop beau pour elle , elle semble étonnée .  
Contre moi les Strélits ont élevé leur voix :  
Ils réclament , dit-on , la fierté de leurs droits .  
Avez-vous des raisons qui les puissent défendre ?  
Avant de les punir , je veux bien vous entendre .  
Ma foudre , un seul moment , repose entre vos mains ;  
Et je suspends mes coups pour les rendre certains .  
Parlez .

H O L S T E I N .

Vous m'imposez la loi d'être sincère ;  
Et l'intérêt commun me défend de me taire .  
Quoi ! mille factions déchirent vos Etats !  
Les pièges de la mort sont semés sur vos pas !  
Et vous voulez , Seigneur , excitant les murmures ,  
Frapper de nouveaux coups , & r'ouvrir nos blessures !  
Ah ! pour anéantir tant de complots secrets ,  
Il en est temps encor , régnez par les bienfaits .  
On n'aime pas toujours les Mortels qu'on admire ;  
Et l'amour désormais doit fonder votre Empire .  
D'un règne glorieux les hardis monumens ,

L'héroïsme de l'ame & l'éclat des talens ;  
 Ces sublimes projets que le destin seconde ,  
 Tout annonce dans vous le plus grand Roi du monde :  
 Mais il faut couronner tant de soins généreux ;  
 Et Créateur d'un Peuple, il faut le rendre heureux.

L E C Z A R.

Et que n'ai-je point fait pour ce Peuple sauvage !  
 Il m'a vu, dédaignant un fastueux hommage ,  
 Descendre de mon Trône, & , parmi les dangers ,  
 Lui chercher des vertus & des arts étrangers.  
 Les maux dont il gémit , lui seul se les prépare ;  
 Et je serois humain , s'il n'étoit point barbare.  
 Peuple féroce & dur que j'ai trop bien connu !  
 Que veut-il ? De moi seul n'a-t-il pas obtenu  
 Le droit d'oser penser , rare prérogative ,  
 Qu'ici tout encourage , & qu'ailleurs tout captive ?  
 Au rang des Nations s'il fut admis par moi ,  
 D'où vient, qu'à tout moment prêt à trahir sa foi ,  
 Il refuse de voir , quand ma bonté l'éclaire ,  
 Dans le mal que j'ai fait , le bien que je veux faire ?  
 Lorsque des Souverains on blâme les rigueurs ,  
 De leurs Sujets souvent on ignore les mœurs.  
 Que ne régné-je , hélas ! dans ces climats paisibles ;  
 Où les Rois adorés ont des Sujets sensibles ;  
 Où le Sceptre en leurs mains , déposé par la Loi ,  
 Est le soutien du Peuple & n'en est pas l'effroi ?  
 Je connoîtrois , comme eux , le prix de la clémence ,  
 Et ce plaisir secret qui suit la bienfaisance ;

228 *PIERRE-LE-GRAND,*

Mais, puis-je, dans ces lieux peu faits pour le bonheur,  
A ces douces vertus abandonner mon cœur ?  
Cet Empire est un champ malheureux & stérile  
Qu'il faut couvrir de sang, pour le rendre fertile.

MENZIKOFF, (*avec transport.*)

Oui, sans doute, il le faut : plus que jamais, Seigneur,  
Il faut aux révoltés imprimer la terreur.  
Peut-être, en ce moment, on s'assemble, on conspire.  
Un seul instant perdu perd souvent un Empire.  
O mon Roi ! cet avis n'est pas à négliger.  
N'examinez plus rien, quand il faut vous venger.  
Croyez-moi, vos rigueurs ne sont que légitimes.  
Le devoir d'un Monarque est de punir les crimes :  
A vos ressentimens laissez un libre cours,  
Et détournez le glaive étendu sur vos jours.

LE CZAR.

(*à Holstein.*)

(*à Menzikoff.*)

Éloignez-vous, Holstein. J'ai deux mots à te dire :  
Demeure.

(*Holstein sort.*)



SCENE



SCÈNE II.

LE CZAR, MENZIKOFF.

MENZIKOFF, (*à part.*)

QUE veut-il ? Oserai-je l'instruire ?

LE CZAR

Tu l'emportes enfin : mais, par quel changement,  
Te vois-je ici répondre à mon ressentiment ?  
Toi !

MENZIKOFF.

De vos ennemis je connois l'insolence ;  
Et je vous trahirois, en prenant leur défense.

LE CZAR.

C'est assez ; mais, dis-moi : quel Chef ambitieux  
Peut enhardir l'orgueil de ces Séditieux ?  
Le danger cesse, ami, dès qu'on peut le connoître,  
Dans cette Cour tâchons de découvrir le Traître.  
Si c'étoit Amilka, ce Prince abandonné,  
Lui que je dus punir, à qui j'ai pardonné !  
Je ne connois que trop son talent pour séduire,  
Pour concevoir un plan, sur-tout pour le conduire.  
Dans l'art profond des Cours son esprit est formé ;  
Et ce cœur qui le hait l'a toujours estimé.

MENZIKOFF, (*embarrassé.*)

Après tant de bienfaits, Seigneur, pourriez-vous croire  
Qu'il ait osé former une trame si noire ? ...

L

230 *PIERRE-LE-GRAND,*

Vos périls cependant , & ceux de vos Etats ..  
La clémence , grand Roi , fait souvent des ingrats.

LE C Z A R.

Qu'on l'observe : sa haine aujourd'hui peut renaître ;  
Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.  
Otons aux Révoltés ce dangereux secours :  
Je te remets ce soin & celui de mes jours.  
Sans cesse environné des pièges de l'Envie ,  
Si tu m'aimes encor , je crains peu pour ma vie.  
Par tes soins assidus sur le Trône affermi ,  
J'oppose à mes dangers mon cœur & mon ami.

( *il sort.* )

---

SCENE III.

MENZIKOFF, ( *seul.* )

**O** MON Maître ! ô grand homme ! ô Sujet trop coupable !  
Qui , moi , t'assassiner , quand ta bonté m'accable !  
T'assassiner ! ah , Dieu ! que plutôt cette main  
De cent coups de poignard me déchire le sein.  
Non ; je dois me livrer au transport qui m'anime ,  
Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.  
Je dois servir mon Roi , le sauver en ce jour ,  
Le sauver , perdre un Monstre , oublier mon amour...  
Oublier Amétis ! Infortuné , j'adore  
La Fille du coupable , & l'Empereur l'ignore !

Que de foiblesse , hélas ! sans cesse combattu ,  
 Que mon cœur lentement revient à la vertu !  
 O vertu , dont la loi me fut toujours sacrée ,  
 Délices de mon cœur , comment t'ai-je abjurée ?  
 Ainsi , jouets du sort qui les vient entraîner ,  
 Ceux qui t'aiment le mieux peuvent t'abandonner !  
 Un seul instant d'erreur nous mène à l'infamie ,  
 Et corrompt pour jamais tout le cours de la vie.  
 Quels sont les droits de l'homme , & ses destins affreux ,  
 S'il n'a pas le pouvoir de rester vertueux !  
 Amétis ! ... nom trop cher !... elle paroît ; je tremble.  
 Dans ce triste moment quel destin nous rassemble !

---

S C E N E I V.

AMÉTIS , MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

**E**n bien ! que vous a dit un Père furieux ?  
 A-t-il osé ? ...

A M É T I S.

La joie étincelle en ses yeux ;  
 Il triomphe en secret lorsqu'il me sacrifie :  
 Mais sa haine à ta voix s'est peut-être adoucie ;  
 Tu l'auras sçu fléchir.

M E N Z I K O F F.

Le fléchir , ce cruel !

L ij

232 *PIERRE-LE-GRAND,*

*AMÉTIS.*

Comment ?

*MENZIKOFF.*

Ah ! laissez-moi.

*AMÉTIS.*

Que je te laisse , ô Ciel !

Non ; il faut m'expliquer...

*MENZIKOFF.*

Que voulez-vous apprendre ?

*AMÉTIS.*

Quel est donc ce secret que je ne puis entendre ?

*MENZIKOFF.*

Un secret plein d'horreur.

*AMÉTIS.*

Que dis-tu ? Je frémis.

Serois-tu criminel ?

*MENZIKOFF.*

Sans doute , je le suis.

*AMÉTIS.*

Non ; je ne le crois point ; non , il n'est pas possible :

Mais dissipe ce trouble , & ce soupçon horrible.

Au nom de notre amour , au nom de nos malheurs,

Éclaircis-moi de tout ; parle enfin , ou je meurs.

*MENZIKOFF.*

Pouvez-vous me forcer à rompre le silence ?

*AMÉTIS.*

Je l'exige , cruel , & ton refus m'offense.

MENZIKOFF.

A ce mystère affreux on attache vos jours.

AMÉTIS.

Cesse de m'abuser par tous ces vains discours.

Est-ce ainsi que je puis disposer de ton ame ?

Que crains-tu d'Amétis ? que crains-tu de ma flâme ?

MENZIKOFF.

Eh bien ! il est trop vrai qu'un hymen malheureux

Dans ce funeste jour doit nous unir tous deux.

Quel jour & quel hymen ! quel effroyable abîme ,

Où la vertu devient le salaire du crime !

Pardonnez un aveu que vous m'avez surpris.

Oui , du plus noir forfait votre main est le prix.

Il faut , pour être à vous , être un Monstre exécrationnel.

Il faut , ( telle est la loi d'un Père impitoyable , )

Après avoir frappé le coup le plus cruel ,

D'un bras ensanglanté vous traîner à l'Autel.

AMÉTIS.

Tu me glaces d'effroi. Se peut-il que mon Père ? ... ?

MENZIKOFF.

Ce Roi que je chéris , que votre cœur révère ,

Ce Mortel généreux , qui par mille bienfaits

Prévient à chaque instant & comble mes souhaits ;

Lui , que dans ses revers mon amitié console...

Chère Amétis...

AMÉTIS.

Eh bien ?

MENZIKOFF.

On veut que je l'immoie.

*AMÉTIS.*

Ai-je bien entendu ? Je ne sçais où je suis.  
Achève , malheureux , répons ; qu'as-tu promis ?

*MENZIKOFF.*

Tout. Un Dieu de mes sens m'avoit ravi l'usage.  
L'Amour , hélas ! l'Amour égardoit mon courage.

*AMÉTIS.*

Et tu vis ! & tu peux te montrer devant moi ! . . .  
Tu ne vas point tomber aux genoux de ton Roi !  
Tu l'aimes , & tu veux attenter à sa vie !  
Perfide , loin de moi va porter ta furie.  
De mes feux voilà donc le détestable effet !  
J'étois , sans le sçavoir , la cause d'un forfait !  
Mon déplorable Père est l'artisan du crime ,  
Mon Amant , l'assassin , & mon Roi , la victime !  
Nature , Amour , tous deux vous me faites horreur.  
Oui , je sens tous vos droits expirer dans mon cœur.  
Mais qu'osois-tu prétendre ? offrir à ton Amante  
Du sang de l'Empereur ta main encor fumante ;  
Et d'un sinistre hymen allumant le flambeau ,  
Par cette pompe horrible outrager son tombeau ?  
Crois-tu donc qu'Amétis , aux forfaits enhardie ,  
Puisse applaudir au meurtre , armer la perfidie ?  
Je ne te retiens plus : précipite tes pas ;  
Va , cours , va t'illustrer par des assassinats.  
Va te placer au rang de ces fameux coupables ,  
Des fureurs des humains exemples mémorables.  
Partage le supplice & l'opprobre éternel

De ces vils meurtriers , dont le bras criminel  
 A levé , sans frémir , un glaive parricide  
 Sur le Trône , ou des Dieux la majesté réside ;  
 Monstres que la Vengeance a vomis des Enfers ;  
 Pour immoler les Rois & punir l'Univers.

M E N Z I K O F F.

Tu me fuis ? ... Ah demeure : ah ! peux-tu bien , cruelle ,  
 Déchirer de tes mains ma blessure mortelle ?  
 Demeure : tu n'as point le droit de me juger ;  
 Et tu n'as point sur-tout celui de m'outrager.  
 Tu me dois ta pitié : quand ta rigueur m'accable ,  
 Songe , songe , Amétis , pour qui je fûs coupable  
 Dans mes destins affreux loin de m'abandonner ,  
 Ose me reconnoître , ose me pardonner.  
 Garde-toi d'abjurer un feu trop légitime :  
 T'aimer avec excès a fait seul tout mon crime.  
 Mais , va , ce cœur si lâche & si vil à tes yeux ,  
 Même après son forfait , est encor vertueux ;  
 Est digne encor de toi , quand le remord l'épure.  
 Accablé du présent , l'avenir me rassure.  
 Je suis loin , ô mon Roi , d'attenter à tes jours.  
 Je veux tout réparer , je le dois , & j'y cours.  
 Tu seras satisfaite.

A M É T I S.

O Ciel ! que vas-tu faire ?

M E N Z I K O F F.

Avouer tout au Czar , lui nommer...



236 *PIERRE-LE-GRAND,*

*AMÉTIS,*

Qui ?

*MENZIKOFF, ( hors de lui. )*

Ton Père.

*AMÉTIS.*

Arrête , garde-toi d'oser le découvrir.  
Sans révéler son crime , il faut le prévenir.  
Je t'impose une loi que ton amour doit suivre ;  
Songe qu'à son Arrêt je ne pourrais survivre.  
Mais je vais le trouver. Dieux ! donnez à mes pleurs  
Ce charme impérieux qui défarme les cœurs.

*MENZIKOFF.*

Où voulez-vous aller ? . . . Craignez tout du Barbare.  
Sçavez-vous , Amétis , le coup qu'il vous prépare ?  
Si vous dites un mot ; dans son cruel transport ,  
Amilka vous attend pour vous donner la mort.

*AMÉTIS.*

Mon Père ! . . .

*MENZIKOFF.*

Ah ! de ce nom il ignore les charmes.  
Son œil , depuis longtemps , se repait de vos larmes.  
Il lui faut votre sang. Évitez sa fureur ;  
Renfermez mon secret au fond de votre cœur.  
Je veux parler moi-même à ce Prince inflexible ;  
A son propre intérêt il fera plus sensible :  
Mais redoutez enfin ses regards soupçonneux ;  
Redoutez son approche , & restez dans ces lieux.

*AMÉTIS.*

AMÉTIS.

Qu'oses-tu proposer ? non ; fût-il plus coupable ,  
Je dois le respecter , au moment qu'il m'accable.  
Mon Père peut changer , j'embrasse cet espoir ;  
Et , dût-il m'immoler , je rentre en son pouvoir.

MENZIKO ff.

Promettez-moi du moins...

AMÉTIS.

On entre ; je te laisse.

MENZIKO ff.

Gardez de vous trahir.

AMÉTIS.

Que je crains ta foiblesse !

Ah ! si mon Père alloit nous surprendre en ce lieu !...  
J'ai vû ton repentir ; je sors contente : adieu.

---

SCÈNE V.

HOLSTEIN, MENZIKO ff.

HOLSTEIN.

SOMMES-NOUS seuls ?

MENZIKO ff.

Oui ; parle.

HOLSTEIN.

On dit que l'on conspire ,  
Qu'avant la fin du jour notre Empereur expire.

M

238 *PIERRE-LE-GRAND,*

Le Peuple trop crédule adopte ces rumeurs.

MENZIKOFF.

De tous ces mouvemens nomme-t-on les Auteurs ?

HOLSTEIN.

Les Strélits, m'a-t-on dit. Ami, tu dois comprendre

Quel est mon désespoir d'avoir pu les défendre.

O trop fatal effet d'un avis dangereux !

Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.

Que l'amitié des Rois est un fardeau pénible,

Si le meilleur conseil peut leur être nuisible ;

Et s'il faut, pour sauver leurs jours des assassins,

Contre leur Peuple, hélas ! toujours armer leurs mains.

MENZIKOFF.

Cesse de t'allarmer : l'Empereur équitable

Sçut toujours distinguer un ami véritable.

HOLSTEIN.

Ses jours sont en danger.

MENZIKOFF.

Ils sont en sûreté :

Il a commis sa garde à ta fidélité ;

Il faut la redoubler. Que ton zèle inflexible

A ses meilleurs Sujets le rende inaccessible.

Veille dans le Palais, tandis que mes efforts,

Secondés par les tiens, vont mettre ordre aux dehors.

*Fin du troisième Acte.*

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

**M**ENZIKOFF dans ces lieux m'a promis de m'attendre.

AZOFF.

Aux portes du Palais oseras-tu l'entendre ?

N'appréhendes-tu pas qu'un avis trop certain...

L'orage est bien souvent parti d'un Ciel serein.

AMILKA.

Va ; j'ai partout des yeux : rien ici ne fermente ;

Et tout doit réussir au gré de mon attente.

Menzikoff est à moi , j'ai sçu me l'affervir ;

Il ne peut m'accuser , sans vouloir se trahir ,

Ni sans perdre Amétis qui reste en ma puissance ;

Et qui confirme ici l'espoir de ma vengeance.

Je te l'avois bien dit qu'un Amant irrité

Tomberoit dans le piège entre nous concerté.

Il est de ces penchans , dont le pouvoir suprême

Fait taire le devoir , corrompt la vertu même ;

Et c'est au fond des cœurs aux passions livrés ,

Qu'un vrai Conspirateur choisit ses Conjurés.

L'Ambition , l'Amour , la sombre Jaloufie ,

Dirigés avec art , vont changer la Russie.

M ij

AZOFF.

Mais si le Czar...

A MILKA.

Le Czar n'est informé de rien,  
 Et ne peut soupçonner ce secret entretien.  
 Mais comme il faut, Azoff, se défier sans cesse,  
 Et toujours des Mortels redouter la foiblesse ;  
 Comme souvent le crime, après de vains transports,  
 Se trouble & s'intimide à la voix des remords,  
 Attendons tout de nous, & soyons-nous fidelles.  
 Menzikoff vient ; va, cours disposer les rebelles.

---

## S C E N E II.

MENZIKOFF, A MILKA.

A MILKA.

**A**S-TU choisi le lieu, déterminé l'instant ;  
 Ou veux-tu différer le bonheur qui t'attend ?  
 Les Autels sont parés ; ton Amante t'adore ;  
 Ton triomphe s'apprête ; & le Czar vit encore !  
 Tes yeux sont égarés, tes pas sont incertains.  
 Je ne vois point le fer qui dut armer tes mains.

MENZIKOFF

J'ai promis, je le sçais, ma main vous doit un crime ;  
 Mais je m'arrête encor, pour pleurer la victime,  
 Hélas ! si je pouvois, par le Ciel inspiré,

Ramener la vertu dans ce cœur égaré ;  
 Si je pouvois dompter cette farouche haine  
 Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne ;  
 Avouez-le , Seigneur ; je vous servirois mieux ,  
 Qu'en osant massacrer un grand homme à vos yeux.

A M I L K A.

Comment ? ...

M E N Z I K O ff.

Ne craignez rien ; vous avez ma parole.

Quel Mortel cependant voulez-vous que j'immole ?  
 Quoi ! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper ,  
 A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper ?  
 Soutiendrai-je ce front environné de gloire ,  
 Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire ?  
 Ce front où je verrai d'un œil mal affermi ,  
 La grandeur d'un Monarque & l'ame d'un ami ?  
 Jetez , un seul moment , les yeux sur cet Empire :  
 Ce spectacle touchant devoit seul vous suffire.  
 Dans ces superbes lieux , incultes autrefois ,  
 Voyez fleurir les mœurs , les vertus & les loix :  
 Songez qui nous étions , & voyez qui nous sommes :  
 De monstres indomptés le Czar a fait des hommes ,  
 Sa voix a ranimé le Russe anéanti :  
 Des fanges d'un Marais Pétersbourg est sorti.  
 A travers l'ignorance & ses vaines disputes ,  
 Le jour de la Raison a brillé sous nos hutes ;  
 Le temps fuit ; il s'écoule en d'utiles travaux ,  
 Et semble dans sa fuite emporter tous nos maux.

242 *PIERRE-LE-GRAND,*

La discipline règle un instinct trop sauvage ;  
En dirigeant la force , elle ajoute au courage.  
De cent plaisirs nouveaux les charmes séducteurs  
Tempèrent par degrés l'âpreté de nos mœurs ;  
Et, sur ces monts glacés où la Nature expire ,  
Un Ciel moins rigoureux a semblé nous sourire.  
Un seul Mortel , un seul produit ces changemens ,  
Il préside lui-même à ces grands monumens ,  
Esclave de son Peuple & Tyran de lui-même ,  
S'immole tout entier pour des Sujets qu'il aime ;  
Et deux Mortels ingrats , altérés de son sang ,  
S'arment de ses bienfaits , pour lui percer le flanc !

A M I L K A.

Et je puis t'écouter ! O Ciel ! ta hardiesse  
Ose me retracer un tableau qui me blesse !  
Ces travaux si vantés , ces monumens pompeux ,  
Bien loin de les charmer , ont offensé mes yeux.  
Je déteste le Czar , & ton adresse est vaine :  
Sa gloire est dans mon cœur l'aliment de ma haine.  
Son crime est , à mes yeux , d'avoir changé l'Etat.

M E N Z I K O F F.

Reprenez-y , Seigneur , votre premier éclat ;  
Tout sera réparé ; d'une longue disgrâce  
Le Czar par ses bienfaits peut effacer la trace.  
Sans doute votre rang , vos exploits sont connus :  
Je sçais trop quels honneurs & quel prix leur sont dûs.  
Mais vous-même , Seigneur , que vous a-t-on vu faire ,  
Pour fléchir votre Roi , pour calmer sa colère ?



Est-ce à lui de céder ? Peut-être dans son cœur ,  
Ce Prince infortuné gémit de sa rigueur .  
Peut-être , succombant à tous les soins du Trône ,  
Il regrette un Sujet utile à sa Couronne.  
Quel triomphe pour moi , si je puis défarmer  
Deux Princes généreux qui sont faits pour s'aimer !

A M I L K A.

Pour s'aimer ! quel discours ! crains ma juste furie.  
Que veux-tu ?

M E N Z I K O F F.

Vous fléchir , & vous sauver la vie :

Le Czar mort , irez-vous saisir avec éclat  
Un Trône encor souillé par un assassinat ?  
Chef des Séditieux , vous en devez tout craindre.  
Les ennemis du Czar finiront par le plaindre.  
La mort sur ses vertus portera le flambeau ,  
Et vous les verrez tous honorer son tombeau.  
Ils vous arracheront un sanglant diadème.  
Ce fer , dont vous m'armiez , vous percera vous-même.  
Arrêtez-vous : voyez votre sceptre brisé ,  
Tous les droits confondus , tout le Nord embrasé ;  
La Russie expirante. En vain votre courage  
Par des efforts tardifs croira vaincre l'orage :  
Un Peuple déchaîné ne connoît point de loix ,  
Et croit venger le Ciel , lorsqu'il venge ses Rois.  
Quittez un noir dessein . . .

A M I L K A.

Va ; chéris l'imposture ;

244 P I E R R E - L E - G R A N D ,

Prononce des sermens que ta foiblesse abjure ;  
Flatte la tyrannie , & rampe sur ses pas :  
Je veux un autre cœur ; je veux un autre bras.

M E N Z I K O F F , ( après un intervalle. )

Eh bien , puisqu'il le faut , puisque ma destinée  
A ton ambition par toi fut enchaînée ,  
Le temps presse , Amilka : parle ; il faut m'éclaircir.  
Quel moyen , quel moment , quel lieu dois-je choisir ?  
Aurons-nous des amis ? Es-tu sûr de leur zèle ?  
Pourront-ils seconder cette main criminelle ?  
Les Boiards , les Strélits. ..

A M I L K A .

J'ai sçu te pénétrer.

Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?  
Ton artifice est vain ; il te fera funeste :  
Lâche , tu me trahis ? mais Amétis me reste ;  
Sans doute , elle sçait tout : je t'en garde le prix.  
Tu m'entends , & tu sçais ce que je t'ai promis.

---

S C E N E III.

A M É T I S , A M I L K A , M E N Z I K O F F .

A M I L K A .

M A I S , que vois-je , Amétis ?

M E N Z I K O F F .

Quelle joie imprévue !

A M É T I S .

AMÉTIS.

Je vous cherchois , Seigneur.

AMILKA.

Qui t'amène à ma vue ?

MENZIKOFF,

Ah ! je respire enfin.

AMÉTIS.

Je viens pour vous fléchir ,

Ou mourir à vos pieds.

AMILKA.

Quand tu m'oses trahir ,

Va , tu voudrois en vain défarmer ma colère.

Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un Père.

Malheureuse , suis-moi.

MENKIKOFF,

( passant entre Amétis & Amilka. )

N'avance pas , cruel ! ...

Oui , je la défendrai d'un Père criminel.

Avant de m'arracher le seul objet que j'aime ,

Tu me verras périr , ou t'immoler toi-même.

AMÉTIS.

Que vais-je devenir ?

AMILKA.

Ah ! c'est trop m'outrager.

Je vois mes ennemis , & ne puis me venger.

MENZIKOFF.

Tremble.

N

246 *PIERRE-LE-GRAND,*

*AMILKA,*

( *mettant la main sur la garde de son épée.* )

Qui ? moi ! trembler !

*AMÉTIS.*

Que faites-vous ?

*AMILKA,* ( *à Amétis.* )

Perfide !

Peux-tu bien t'opposer au transport qui me guide ?

Mais, obéis enfin.

*MENZIKOFF.*

Holà, Gardes, à moi.

( *Des Gardes paroissent.* )

J'ose vous commander, au nom de votre Roi.

( *à Amilka.* )

Veillez sur Amétis. Fuis, malheureux ; ton Maître

Peut ici te surprendre ; il vient ; il va paroître :

Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir.

Je déteste ton crime, & devois te punir :

Je devois à l'instant... Mais je respecte encore

Le Père d'Amétis, de celle que j'adore.

*AMILKA.*

Dieux cruels ! je le vois ; tout s'oppose à mes vœux.

Eh bien ! pour un moment, j'abandonne ces lieux ;

Mais j'y reviens bientôt, armé par la Vengeance,

Les inonder de sang, immoler qui m'offense ;

Vous confondre tous deux dans mon ressentiment ;

Et la jeter mourante aux pieds de son Amant,

SCÈNE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS.

CESSE de m'arrêter ; il faut que je le suive.  
De quel droit oses-tu me traiter en captive ?

MENZIKOFF.

Moi ! je vous livrerois à ce lâche assassin ,  
Qui brûloit , à mes yeux , de vous percer le sein ?  
Non ; ma douleur en lui méconnoît votre Père :  
Il en a démenti l'auguste caractère.  
Nos cœurs aux nœuds qu'il rompt cessent d'être soumis.  
L'avez-vous entendu ? Le cruel ! J'en frémis . . .  
A quel point sa fureur outragea la Nature ! . . .

AMÉTIS.

Ah ! que ta bouche , au moins , me calme & me rassure.  
Menzikoff, par l'hymen qui dut ferrer nos nœuds ,  
Rends le calme à ce cœur plein de soupçons affreux.  
Mon Père est criminel , & j'abhorre son crime :  
Mais dois-je abandonner cette chère victime ?  
Invente des moyens pour lui sauver le jour :  
Il n'est rien d'impossible aux efforts de l'Amour.  
Tâche de le soustraire au coup qui le menace.  
C'est Amétis en pleurs qui demande sa grâce.

MENZIKOFF.

Sa grace ! de mon sang puiffé-je l'acheter !  
Mais, quand je l'obtiendrois, voudroit-il l'accepter ?  
Je fais tout ; je le fuis au bord du précipice :  
Pour le mieux défarmer, je me rends son complice.  
Que vous dirai-je enfin ? Le Czar est en danger :  
Entre Amétis & lui je me fens partager.  
Prononcez, & je cède à cette loi suprême.  
Voulez-vous que le Czar, ce bienfaiteur que j'aime,  
Succombant fous la main d'un Sujet furieux,  
Vienne, percé de coups, expirer à vos yeux.  
Osez me l'ordonner.

AMÉTIS.

Quel transport téméraire ?

MENZIKOFF.

Que voulez-vous ?

AMÉTIS.

Je veux que tu fauves mon Père.

Quoi ! tu peux hésiter ? C'en est fait. Qu'aujourd'hui  
Sur le même échaffaud ou me traîne avec lui.

Trop infensible Amant, puisque rien ne te touche,  
L'arrêt de mon fupplice est forti de ta bouche.

MENZIKOFF.

Suis-je affez malheureux ? Et c'est vous qui parlez,

Cruelle, & c'est ainfi que vous me consolez ?

Vous fur un échaffaud... Hé bien ; je vais...

AMÉTIS.

Pardonne ;

Dans ces instans cruels la Raïson m'abandonne.  
 Mais à mon Père enfin j'ai dû garder ma foi,  
 Et, coupable à tes yeux, il est sacré pour moi.  
 Voudrois-tu, sur son crime apportant la lumière,  
 Élever entre nous cette affreuse barrière,  
 Déchirer nos liens ? Je te dirai bien plus ;  
 Oui, malgré son forfait, mon Père a des vertus ;  
 Ce Mortel généreux, même dans sa furie,  
 Quand il poursuit le Czar, croit venger sa patrie.  
 L'Empereur vient. Fuyons ses regards irrités.

MENZIKOFF.

( à Amétis. )

( à la Garde. )

Reposez-vous sur moi. Qu'on la suive, sortez.

S C E N E V.

LE CZAR, MENZIKOFF.

LE CZAR.

J e sçais tout ; on conspire, on attente à ma vie.  
 Voi d'un Peuple indompté quelle est la barbarie . . .  
 Ami, je veux la vaincre. Entouré d'assassins,  
 Dans ces pressans dangers, c'est lui seul que je plains.  
 Malgré son insolence, encor trop impunie,  
 Il ne pourra jamais accabler mon génie.  
 Mais, n'as-tu rien appris ? Je sens auprès de toi,  
 A quel point l'amitié peut consoler un Roi.



250 *PIERRE-LE-GRAND,*

Souffre que dans ton sein un moment je respire,  
Et me repose enfin des malheurs de l'Empire.

MENZIKOFF.

Ah ! Seigneur, c'en est trop : envoyez-moi soudain  
Réparer... vous venger de ce Peuple inhumain.  
Contre ces Factieux, qu'épargne le Tonnerre,  
Je dois plus que jamais armer votre colère.  
Ne perdez point de temps : trop heureux désormais  
De verser tout mon sang pour prix de vos bienfaits !  
Punissez.

LE CZAR.

Je le dois ; ils païront de leurs têtes.  
Je suis las de régner au milieu des tempêtes,  
De craindre des poignards, des poisons toujours prêts :  
De lâches assassins ne sont plus mes Sujets.  
Que cette Horde cède, & tombe anéantie  
Sous les regards du Dieu qui lui donna la vie.  
Ce vil troupeau d'humains se soustraire à ma loi !  
Je veux qu'à mon nom seul ils pâlisent d'effroi.  
Heureux ou malheureux, Menzikoff, il n'importe :  
Mon orgueil outragé sur la pitié l'emporte ;  
Et, des débris sanglans semés autour de moi,  
Je ne veux rien sauver que le nom d'un grand Roi.  
Pardonne !... Tu vois trop où ma rage s'égare.  
Pour être juste, ô Ciel ! faut-il être barbare ?

MENZIKOFF.

Non ; vous ne l'êtes point : suivez votre courroux.  
Que les Séditieux expirent sous mes coups.

Souffrez...

LE CZAR.

J'aime ton zèle , & ce transport me flatte :  
 Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.  
 Il faut , avant d'agir , assurer le succès ;  
 Connoître l'artisan de ces complots secrets.  
 On ne le nomme point : ce silence m'étonne ;  
 Mais tu sçais trop quel est l'ingrat que je soupçonne.  
 Déjà vers son Palais mes Gardes ont couru.  
 Prévoyance inutile ! il étoit disparu.

MENZIKOFF.

Mais sa Fille en ces lieux aujourd'hui revenue ;  
 En votre nom par moi vient d'être retenue ;  
 Elle est ici : ce frein , cet ôtage , Seigneur ,  
 Peut du coupable au moins enchaîner la fureur.

LE CZAR.

Sa Fille ! Que dis-tu ? Le perfide peut-être...  
 Ah ! quel nouveau soupçon dans mon cœur fais-tu naître !  
 Elle est jeune , crédule ; & la séduction  
 Peut dans un foible cœur égarer la Raïson.  
 On a vu trop souvent la Beauté criminelle  
 Enhardir le poignard dans la main d'un Rebelle.  
 Par son Père entraînée...

MENZIKOFF.

Elle ! Amétis ! grands Dieux !  
 N'écoutez point , de grâce , un soupçon odieux.  
 Vous m'en voyez frémir. Non , Seigneur , non , le crime  
 N'approchera jamais d'un cœur si magnanime.

252 P I E R R E - L E - G R A N D ,

Vous le sçavez trop bien : en des jours plus heureux ,  
Quand ses charmes naissans parûrent dans ces lieux ,  
A cette Cour brillante elle offrit un modèle ;  
Et la plus vertueuse en étoit la plus belle.  
L'exil depuis six ans nous ravit ses attraits.  
Est-ce au sein du malheur qu'on s'instruit aux forfaits ?  
Amétis ! . . . Ah , Seigneur , elle est toujours la même.  
Fidèlement soumise à des devoirs qu'elle aime ,  
Quand vous la soupçonnez d'oser trahir sa foi ,  
Tout son sang couleroit pour défendre son Roi.

---

S C E N E V I .

LE CZAR , MENZIKOFF , HOLSTEIN.

H O L S T E I N .

Vos jours sont menacés ; on trame votre perte :  
Autour de ce Palais la révolte est ouverte.  
Le Chef est Amilka.

LE CZAR.

Que l'on garde Amétis.  
Qu'on veille sur ces lieux. Ne craignez rien , Amis :  
A leurs regards confus je ne veux que paroître.

( à Menzikoff. )

Toi , suis-moi ; viens combattre à côté de ton Maître.

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉTIS, (*seule.*)

**A**INSI les noms d'Amant, & de Père & de Roi,  
 Ces noms chers & sacrés font un tourment pour moi !  
 O rivages affreux ! ô Terre défolée,  
 Où par un Père, hélas ! je me vis exilée,  
 Déserts de l'Archangel, témoins de mes douleurs,  
 Antres que si souvent j'arrosai de mes pleurs,  
 Et dont l'écho plaintif, étonné de m'entendre,  
 Répondoit seul aux cris de l'ame la plus tendre.  
 Lorsque je vous quittai, qui me l'eût dit qu'un jour  
 Je devois regretter votre horrible séjour ?  
 Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable !  
 Menzikoff menaçant ! mon Père inexorable ! . . .  
 Je les vois se chercher, combattre avec fureur . . .  
 Barbares, tous vos coups vont tomber sur mon cœur.  
 Arrêtez... Que ne puis-je... Ah ! c'est trop me contraindre ;  
 Volons à leur secours.



SCENE II.

HOLSTEIN, AMÉTIS.

AMÉTIS.

**H**OLSTEIN, que dois-je craindre ?  
HOLSTEIN.

Le Czar est triomphant : les Rebelles pressés ,  
Le long des sept canaux se sont vus repouffés.  
Le traître Azoff expire.

AMÉTIS.

Et que devient mon Père ?  
Parle : ce triste cœur n'a plus rien qu'il espère.

HOLSTEIN.

A la tête des siens il s'est montré d'abord ;  
Son courage a longtemps balancé notre effort :  
Mais, voyant que du Czar la valeur plus qu'humaine  
Ramenait & fixait la victoire incertaine ;  
Sur un monceau de morts se frayant un chemin,  
Vers les murs du Palais il s'est porté soudain.  
Va, cours, dit Menzikoff ; je me fie à ton zèle :  
Veille sur Amétis ; tu me répondras d'elle.  
L'Empereur avec lui revient victorieux ;  
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.  
J'entends du bruit ; on vient : c'est l'Empereur lui-même.

SCENE III.

LE CZAR, MENZIKOFF, AMÉTIS,  
HOLSTEIN.

LE CZAR, (*à Menzikoff.*)

**V**IENS, généreux appui d'un Monarque qui t'aime,  
Je dois à ta valeur & le Trône & le jour :  
Compte dans tous les temps sur mon juste retour.  
Que le Traître paroisse ; il est en ma puissance :  
Holstein, qu'on me l'amène.

(*Holstein sort.*)

---

SCENE IV.

LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.  
AMÉTIS, (*au Czar, & prosternée à ses pieds.*)

**A**H souffrez ma présence.  
Je sçais que je vous offre un objet odieux ;  
Que mon coupable aspect offense ici vos yeux.  
D'un Père infortuné je déplore l'audace ;  
Mais je ne prétends pas vous demander sa grace.  
Si ce Prince, autrefois aimé dans votre Cour,  
Par votre ordre, Seigneur, doit périr en ce jour,

O ij

256 *PIERRE-LE-GRAND*,

Ah ! du moins ordonnez qu'à ses tourments unie,  
Du forfait de son Père Amétis soit punie.

LE CZAR.

Vous méritiez, Madame, un Père vertueux :  
Je plains votre malheur ; vos destins sont affreux ;  
Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

AMÉTIS.

Non, Seigneur ; avec lui je me vois condamnée.  
Lorsqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,  
Entre vous, il est vrai, j'ai partagé mes vœux.  
Si le succès alors eût secondé son crime,  
De mon zèle pour vous j'eusse été la victime ;  
Je vous vengeois sur moi de mon Père inhumain ;  
Et rien n'auroit, Seigneur, pu retenir ma main.  
Il est seul à présent : vaincu, tout l'abandonne :  
Sa mort peut-être importe aux intérêts du Trône :  
Il faut bien que sa Fille en ces extrémités,  
Compagne de sa chute, expire à ses côtés ;  
Et, dans ce jour terrible où le destin l'accable,  
Je le vois comme un Père, & non comme un coupable.

MENZIKOFF.

Quel langage ; Ah, Seigneur ! & vous pourriez souffrir  
Qu'avec tant de vertus on la laissât périr !  
Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive.  
Quel que soit son destin, il faut que je la suive.  
Je l'adore.

LE CZAR.

Qu'entends-je ! au sang qui me poursuit



TRAGÉDIE. 257

L'Amour a pu t'unir , sans que j'en sois instruit !  
Ces liens à tes yeux ont paru légitimes !

MENZIKOFF.

J'ai bien plut fait encore : apprenez tous mes crimes.  
Ciel ! Amilka paroît. O ma chère Amétis !

AMÉTIS, (*courant à son Père.*)

Mon Père ...

AMILKA.

Laisse-moi.

LE CZAR, (*à Amétis qui se retire.*)

Demeurez ...

AMÉTIS.

Je frémis.

---

SCENE V.

AMILKA, (*enchaîné & environné de quelques Gardes.*)

HOLSTEIN, LE CZAR, AMÉTIS,  
MENZIKOFF.

LE CZAR, (*à Amilka, sans indignation.*)

DE ton ambition vois le terme funeste :  
La honte , le remord , c'est tout ce qui te reste.

AMILKA.

La honte! .. mais jouis de la faveur du fort.  
Au fond de ton Palais je t'apportoïis la mort ;  
Accablé par les tiens , mon Parti m'abandonne ,  
La foudre m'a frappé sur les degrés du Trône.  
Le Ciel en un moment renverse mes desseins.  
N'importe. Je te laisse entouré d'assassins.

258 *PIERRE-LE-GRAND,*

Puissent les noirs soupçons augmenter ton supplice !  
Je ne veux ni trahir , ni nommer mon complice ;  
Et je te poursuivrai même après mon trépas.  
Conduisez-moi ; j'y cours.

*LE CZAR, ( avec tranquillité. )*

Retenez-le , Soldats.

Quel est donc , Menzikoff , ce secret que j'ignore ?  
Quel piège m'environne , & qu'ai-je à craindre encore ?  
Quels sont ces assassins , & ce complice ?

*MENZIKOFF.*

Moi.

*LE CZAR, ( avec une surprise mêlée de sensibilité. )*

Tu me trahis !

*MENZIKOFF.*

Je tombe aux genoux de mon Roi.  
Il est temps qu'à vos yeux je me fasse connoître ;  
Oui , je suis criminel , & je frémis de l'être.  
Ami , Sujet ingrat , à ce Prince inhumain ,  
Pour vous assassiner , j'avois promis ma main.  
Abusant de mon trouble , irritant ma tendresse ,  
Il surprit dans mon cœur un instant de foiblesse.  
Je n'ai pu l'accuser , & je dois aujourd'hui ,  
Si vous le punissez , expirer avec lui.  
Je mérite la mort , & ne veux point de grace.  
Mon crime est trop affreux.

*LE CZAR, ( le relevant avec bonté. )*

Ton repentir l'efface.

MENZIKOFF

Ah ! ne séparez point deux coupables Sujets ;  
Ou, daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

A M É T I S.

Laissez-vous attendrir : écoutez ma prière.  
Vous me voyez, Seigneur, tremblante pour un Père.  
Pourriez-vous rejeter, en ce funeste jour,  
Les pleurs de la Nature & les pleurs de l'Amour ?

A M I L K A, (*d'un ton farouche.*)

Épargne-moi l'affront de ta douleur stérile ;  
Vain-u par un Tyran, la mort est mon asyle.

A M É T I S, (*au Czar.*)

Seigneur !

LE C Z A R, (*sortant d'une profonde rêverie.*)

(*à Amétis.*) (*à Amilka.*)

Rassurez-vous. Par tout ce que tu vois,  
Juge enfin, Amika, quel est le sort des Rois.  
Je porte, en frémissant, alors que l'on m'envie,  
Et le fardeau du Trône, & le poids de la vie.  
Environné d'écueil, accablé, sans secours,  
Tout jusqu'à l'amitié s'arme contre mes jours.  
Osé vouloir régner... Qu'on lui rende ses armes ;

(*à Menzikoff qui fait un mouvement de surprise.*)

Qu'on détache ses fers. Dissipe tes allarmes ;  
Laisse-nous seuls.

M E N Z I K O F F

Qui, moi ! vous quitter !

LE C Z A R.

Je le veux.

260 P I E R R E - L E - G R A N D ,

MENZIKOË

Non , Seigneur ; mon devoir me retient dans ces lieux.

LE CZAR , ( *d'un ton plus sévère.* )

Va , dis-je , & qu'avec toi ma Garde se retire.

A M I L K A , ( *étonné , à part.* )

Quel seroit son dessein ? & que veut-il me dire ?

( *tout le monde sort.* )

---

S C E N E V I.

LE CZAR , A M I L K A.

LE CZAR.

A M I L K A , l'Empereur disparoît devant toi.  
C'est l'homme seul qui reste & qui te parle en moi.  
Je tenois en mes mains ta coupable existence ;  
Mais il est des plaisirs plus doux que la vengeance.  
Je t'ai rendu tes droits ; défends-les , tu le peux.  
Motive tes projets & ta haine à mes yeux.  
Parle.

A M I L K A.

Un pareil discours a de quoi me confondre.  
Je devrois t'immoler , & non pas te répondre.

LE CZAR.

Et qui peut t'inspirer cette soif de mon sang ?

A M I L K A.

AMILKA.

Le malheur de l'État.

LE CZAR.

Dis, l'amour de mon rang.

AMILKA.

L'amour de mon Pays, l'équité. Ta furie  
Déchira sans pitié le sein de ma Patrie.  
Ce Palais, surchargé de ces vains ornemens,  
De mes Concitoyens presse les ossemens ;  
De la pompe des Arts y décorant tes crimes,  
Tu n'y peux faire un pas sans fouler tes victimes ;  
Et tu peux aujourd'hui me demander, à moi !  
Quel Sujet & m'irrite & m'arme contre toi !

LE CZAR.

Je t'excuse & te plains : une vapeur grossière  
Dérobe à tes regards le rayon qui m'éclaire.  
Un plan vaste & hardi, de sublimes projets,  
De grands & sûrs moyens, ce sont là mes forfaits.  
Oui, j'ai versé du sang, il m'étoit nécessaire ;  
Et ce bras n'a rien fait que ce qu'il a dû faire.  
Souvent la cruauté que tu reprends en moi,  
Crime dans un autre homme, est vertu dans un Roi.  
Ouvre les yeux enfin. Voi l'antique Russie  
Bornée au seul instinct, languissante, abrutie.  
Avant que mon courage eût daigné la former,  
C'étoit un vil limon qu'il falloit animer.  
Il lui falloit ôter, en cet état funeste,  
Quelques gouttes de sang, pour épurer le reste.

P

262 *PIERRE-LE-GRAND,*

Ces Arts, ces mêmes Arts...

A M I L K A.

Qu'ils soient anéantis!

Eux seuls ont énérvé nos cœurs & nos esprits.  
Par eux les attentats deviennent légitimes.  
Les crimes combinés en font-ils moins des crimes ?  
Laisse, laisse au Midi ces dangereux poisons.  
Ce sol ingrat, ces rocs hérissés de glaçons,  
Ces éternels frimats, notre affreuse parure,  
Auroient dû t'indiquer le vœu de la Nature:  
Elle sçait aux climats mesurer ses présens,  
Et voulut que le Nord formât des Conquérens.  
Consulte-toi. Quels sont les fruits de ces merveilles  
Qui depuis si long-temps ont occupé tes veilles ?  
La Discorde au dedans & la Guerre au dehors,  
Mille foudris, voilà le prix de tes efforts.  
Il t'a fallu combattre, il t'a fallu détruire :  
C'est le glaive à la main que tu viens nous instruire.  
Tous les Corps de l'État ; contre toi réunis,  
Éclairés par les Arts, en font-ils plus soumis ?  
La première semence est trop enracinée.  
Dégoutante de meurtre, & dans son sang baignée,  
La Nation encor survit à tes fureurs,  
Et l'antique levain fermente dans les cœurs.

LE CZAR.

Je m'y suis attendu ; j'ai prévu ces orages.  
Je connois les humains : jaloux de leurs usages,  
Quelque prix qu'il en coûte, ils en vengent l'oubli.

Courbés sous l'habitude , ils conservent leur pli ;  
 Et ne pardonnent point , dans leur rage indocile ,  
 Au Mortel généreux qui veut leur être utile .  
 Le Russe a dû s'armer contre son Bienfaiteur ;  
 Mais le présent n'est rien pour un Législateur .  
 Il fixe l'avenir , Tribunal infailible ,  
 Juge sans passion , & Juge incorruptible .  
 C'est là que la vertu , bravant ses détracteurs ,  
 Trouve des partisans , & même des vengeurs .  
 Là , tous les intérêts enfin se réunissent :  
 L'ingratitude meurt , & les haines finissent .  
 Des tranquilles honneurs c'est l'asyle immortel ;  
 Le tombeau du grand homme est son premier Autel .  
 Mon triomphe est certain : je crois voir d'âge en âge ,  
 Sous des Rois plus heureux , s'affermir mon ouvrage ;  
 Amilka , c'est alors que le Russe étonné  
 Découvrira le but où mes mains l'ont traîné .  
 A tous mes Successeurs j'aurai tracé la route :  
 Brûlans de mon génie , ils la suivront sans doute ;  
 Et l'arbre vigoureux que mes mains ont planté ,  
 Se couvrira de fruits pour ma postérité .

A M I L K A .

Va , ce rêve brillant , cet espoir magnifique  
 Est d'un Héros peut-être , & non d'un Politique .  
 Le Russe est né pour vaincre , & fait pour tout oser .  
 Il falloit l'aguerrir , non le civiliser :  
 Il falloit lui cacher cette clarté coupable .  
 Qui le rend , tu le sçais , à toi seul formidable .

264 *PIERRE-LE-GRAND,*

Il voit, il réfléchit ; mais c'est à tes dépens ;  
Les Sujets trop instruits sont bientôt des Tyrans ;  
L'obéissance aveugle est toujours la plus sûre ;  
Les bras agissent mal , lorsque l'esprit murmure ;  
Et le Peuple , réduit à l'instinct belliqueux ,  
En est plus redoutable & toujours plus heureux.

**LE CZAR.**

Non ; jamais le bonheur ne fut dans l'ignorance ,  
Dans ce farouche instinct , dont tu prends la défense.  
La Raison doit unir les Sujets & les Rois ;  
Et l'homme infortuné doit connoître ses droits.  
Dussent mille poignards s'armer contre ma vie ,  
Dût ce Peuple sur moi renverser la Patrie ,  
A des hommes au moins je scus ouvrir les yeux ;  
Et j'aime mieux cent fois être immolé par eux ,  
Que de me consumer à régner sur des Huttes ,  
A guider tristement le vil instinct des brutes.  
Que m'importe l'abîme entr'ouvert sous mes pas ?  
Je brûle pour la gloire, & brave le trépas.

**A MILKA.**

L'instant n'en est pas loin. Le péril t'environne ;  
Et le glaive est toujours suspendu sur ton Trône.

**LE CZAR.**

Hé bien ! que tardes-tu ? cet instant si prochain ,  
Tu peux l'accélérer , & de ta propre main ;  
Indomptable Mortel , signale ta furie ,  
Dans son premier cahos replonge la Patrie.



Éteins le pur flambeau par mes soins allumé,  
Et rends à son néant le Russe inanimé.  
Termine mes périls, abrège mes allarmes :  
Ta haine peut agir, je t'ai rendu tes armes.  
Viens, déchire ce sein, découvert devant toi ;  
Ose te satisfaire, & massacrer ton Roi.

AMILKA.

Connois-moi : l'Ennemi que poursuit ma vengeance  
Devient sacré pour moi, quand il est sans défense.

( à part. )

Tout mon cœur s'est troublé.

LE CZAR.

Non, poursuis ton dessein :  
Sois mon ami, te dis-je, ou sois mon assassin.

AMILKA, ( avec un désordre extrême. )

Ton ami.

LE CZAR, ( avec transport. )

Je triomphe ; & mon ame aggrandie,  
En subjuguant ton cœur, croit dompter la Russie.

AMILKA.

Je n'ai pu résister à tant de fermeté.  
Un invincible attrait force ma volonté.  
Je tombe à tes genoux.



SCENE VII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

**V**OTRE Garde inquiète  
Veut pénétrer, Seigneur, votre auguste retraite.

LE CZAR.

Qu'on entre.

---

SCENE VIII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN,

MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

**E**ST-IL bien vrai ? quel présage flateur !  
AMÉTIS.

Ciel ! ... Amilka, mon Père, aux pieds de l'Empereur !  
AMILKA.

Vous voyez ce que peut l'ascendant d'un grand homme.  
( à Menzikoff. )

Pour mon gendre aujourd'hui tout veut que je te nomme.  
Je rougis des excès où j'ai pu t'entraîner ;  
Mais de ton Empereur apprends à pardonner.

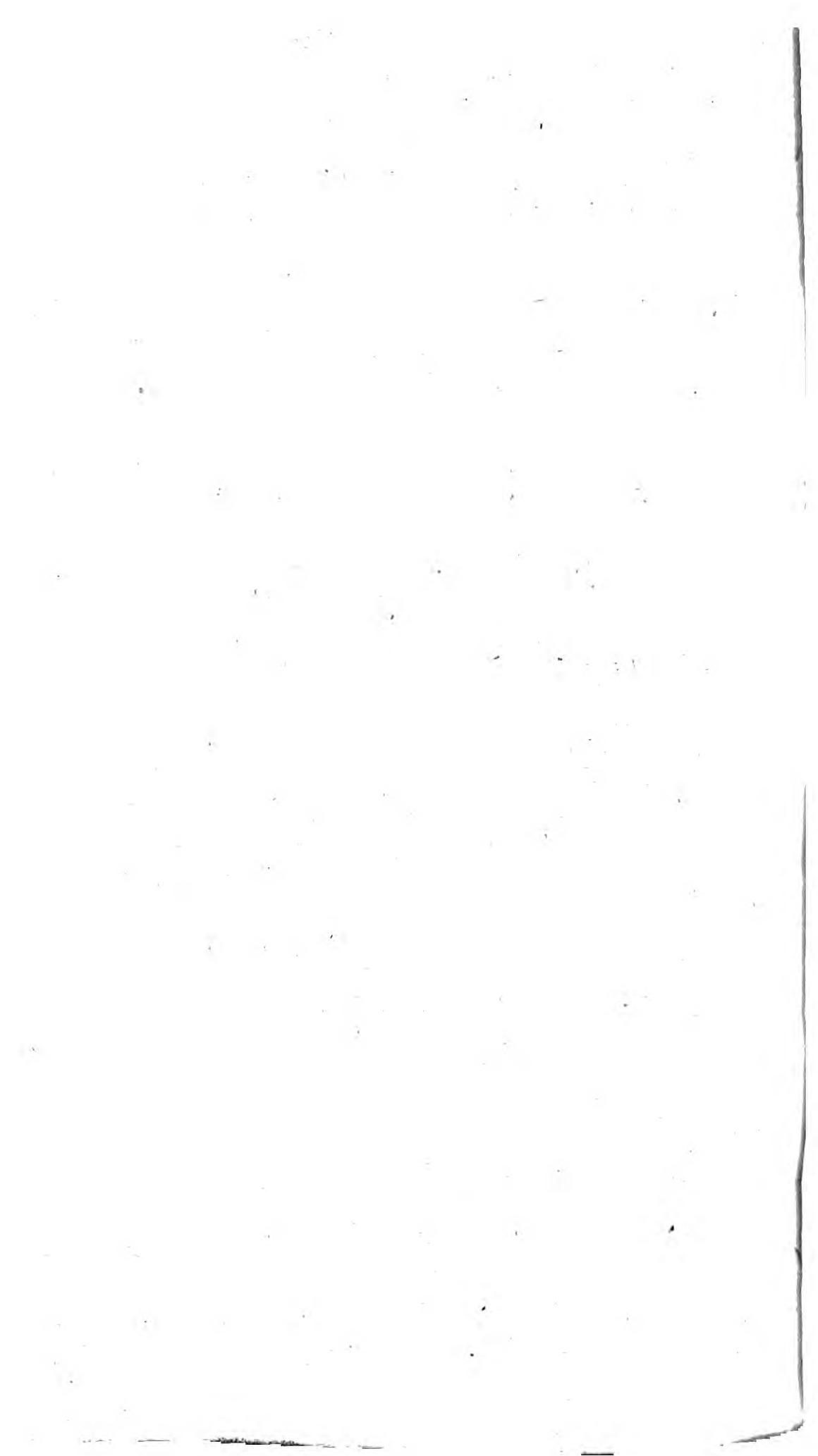
FIN.



*F R A G M E N S*

D'UNE TRAGÉDIE

*D' A L C E S T E.*



---

**F R A G M E N S****D'UNE TRAGÉDIE****D'ALCESTE.**

**J**E m'étois exercé, il y a neuf ou dix ans, sur ce Sujet, le plus pathétique qu'on pût traiter, s'il présentoit un dénouement. En relisant ma Pièce, j'en ai extrait quelques morceaux que je vais mettre sous les yeux du Public, plutôt comme une imitation du Grec, que comme mon propre ouvrage. *Racine* avoit, dit-on, fait le plan des trois premiers Actes d'*Alceste*: jusqu'au quatrième, il laissoit ignorer à *Admète* le dévouement de son épouse. J'ai imité cette adroite suspension, sans laquelle il eût été impossible de trouver matière à cinq Actes. Au lieu d'un fils qu'*Euripide* donne à *Admète*, je lui ai donné une fille, dont je rends *Hercule* amoureux. Cette froide épisode disparaîtroit, si j'avois à recommencer cette Tragédie.

## A C T E P R E M I E R.

## S C E N E P R E M I E R E.

**H**ERCULE , après avoir satisfait aux ordres d'*Euristhée* , revient à *Phère* , pour chercher dans l'Amour la récompense de ses travaux ; il interroge *Admète* sur la défolation répandue dans le Palais , & le deuil qui se peint sur tous les visages. Voici comment *Admète* lui en explique les motifs :

Rappelez-vous ces temps où le Père du Jour,  
 Exilé de l'Olimpe , embellissoit ma Cour ,  
 Lorsqu'à tous mes Sujets , qui lui fondoient un Temple,  
 Du respect pour les Rois un Dieu donnoit l'exemple.  
 Il sembloit , que ne peut le commerce des Dieux ?  
 Qu'Apollon dans ma Cour eût transporté les Cieux.  
 Je recueillois en paix les fruits de sa présence :  
 Ses bienfaitantes mains soutenoient ma puissance.  
 Il disparut , hélas ! & ma gloire avec lui ;  
 Je perdis mon bonheur , en perdant mon appui.  
 J'étois près d'expirer : un oracle funeste  
 Des jours qu'il me conserve empoisonne le reste.  
 Écoutez quelle fut la Loi du Dieu des Morts.  
 » *Admète* va péri & touche aux sombres bords ;

» Mais aux vœux des Mortels Lachesis peut le rendre,  
 » Si quelqu'un à sa place au tombeau veut descendre.  
 Eh ! voudrois-je à ce prix éluder mon trépas ?  
 A cette affreuse loi mon cœur ne souscrit pas.  
 Craignant la piété d'Alceste & de sa Fille,  
 Par un serment sacré j'ai lié ma Famille :  
 J'abjure d'Apollon le barbare bienfait,  
 Et tremble pour les jours de mon dernier Sujet :  
 Mais nul ne s'est offert ; & du sort qui l'opprime,  
 Admète seul au moins va mourir la victime.

HERCULE.

Non, vous ne mourrez point.

ADMÉTE.

Où portez-vous vos vœux ?  
 Sçachez que le destin est le maître des Dieux.

HERCULE.

Et moi je suis leur fils : dans ma fureur extrême,  
 J'irai vous arracher des bras de la mort même.

ADMÉTE.

Quoi ! mon Ami veut-il m'accabler à son tour ?

HERCULE.

Le Ciel, pour vous sauver, m'amène en votre Cour.  
 Moi ! de votre bucher témoin lâche & tranquille ;  
 Je croirois l'honorer par ma douleur stérile !  
 Mes jours sont consacrés aux travaux, aux revers :  
 Je ne suis point à moi, je suis à l'Univers ;

Q ij.

Et périssent tous ceux dont l'amitié commune  
Abandonne un Héros , que trahit la Fortune.

. . . . .

---

S C E N E I I I.

ADMÈTE, EUMÉLIE Fille d'ADMÈTE.

EUMÉLIE.

DANS le Temple des Dieux, au pied de leurs autels,  
J'implorais en secret ces Maîtres des Mortels.

. . . . .

En proie à la douleur qui me poursuit sans cesse,  
J'épanchois à leurs yeux ma crainte & ma tendresse.  
Je leur criois : » Daignez , daignez sécher mes pleurs,  
» Recevoir mon encens & finir mes malheurs.  
» Je suis prête ; frappez , tranchez mes destinées ;  
» Mais d'un Père chéri prolongez les années.  
Oui , malgré le serment inhumain , odieux ,  
Dont vous avez voulu m'enchaîner devant eux ;  
A vos ordres rebelle , & saintement parjure ,  
Tout mon cœur s'immoloit aux droits de la Nature :  
Lorsqu'un bruit effrayant , sorti du sein des Morts ,  
Me glace d'épouvante , & suspend mes transports.  
La foudre avec éclat sur ma tête étincelle ;  
Le jour fuit , l'Autel tremble , & le Temple chancelle.  
Une voix formidable , en ces affreux momens ,



Porte jusques à moi ces funèbres accens :  
» Sors de ce Temple ; en vain tu veux sauver Admète ;  
» Un autre à chaque instant subit la loi pour lui ;  
» L'Oracle est accompli , la mort est faite ;  
» Et la victime enfin se déclare aujourd'hui.  
A ces mots , je ne sçais quelle joie inconnue  
A rassuré soudain votre Fille éperdue.  
J'ai couru , j'ai volé , sans guide , sans soutien :  
Mon Père étoit sauvé ; je ne craignois plus rien ;  
Trop heureuse , Seigneur , dans l'excès de mon zèle ,  
De vous en apporter la première nouvelle !  
Votre prospérité va reprendre son cours :  
Je reconnois les Dieux ; ils protègent vos jours.

## ADMÈTE.

Ma Fille , que ta joie est chère à ma tendresse !  
Mais un trouble secret m'agite & m'intéresse.  
Ainsi , c'en est donc fait ; l'Arrêt est prononcé ;  
Et je ne puis sçavoir quel sang sera versé.  
Les Dieux , dans le conseil de leur vaste prudence ,  
Sous leurs bienfaits souvent ont caché leur vengeance.  
J'aime tous mes Sujets ; s'ils m'ont juré leur foi ,  
Leur vie est en dépôt dans les mains de leur Roi.  
Voudrois-je , enseveli dans un calme coupable ,  
Laisser répandre un sang dont je suis responsable ?



---

 ACTE II.

(ALCESTE écarte ses femmes.)

## SCENE PREMIERE.

ALCESTE, (seule.)

**Q**UE mes derniers momens sont remplis d'amertume !  
 Une affreuse langueur par degrés me consume :  
 Ma vie à chaque instant semble s'évanouir.  
 Cache tes pleurs, Alceste ; ils pourroient te trahir :  
 J'ai pu jusqu'à présent les dévorer sans cesse ,  
 Et d'un époux que j'aime abuser la tendresse :  
 Je sçus avec courage enfreindre le serment  
 Qu'a prononcé ma bouche & que mon cœur dément.  
 O Ciel ! qui me conduis, achève ton ouvrage ;  
 Et sur les yeux d'Admète épais le nuage :  
 Trompe encor sa douleur ; je te remets ce soin :  
 Écarte du bucher un si tendre témoin.  
 Un instant & je meurs . . . Iolcos ma Patrie ,  
 Trône , grandeurs , amour , doux charmes de ma vie ,  
 Déjà vous méchappez , tout me quitte & me fuit :  
 Je tombe , je me perds dans une immense nuit.  
 Palais qui vas bientôt devenir solitaire ,  
 Toi , de mes premiers feux sacré dépositaire ,  
 Peut-être dans tes murs tu verras quelque jour  
 Une autre épouse , hélas ! y régner à son tour.

Qu'à sa tendresse au moins je serve de modèle !  
Qu'elle soit plus heureuse & soit aussi fidèle !  
Vous que j'ai tant aimés, ô mes tristes enfans !  
Il faut donc renoncer à vos embrassemens ?  
Qui vous rendra jamais les soins de votre Mère ?  
Sans doute je vous laisse un appui dans un Père ;  
Mais chargé de devoirs, entouré de liens,  
Ses yeux seront toujours plus distraits que les miens.

. . . . .

Alceste, aimes-tu mieux que ton époux périsse ?  
Qui remplit son devoir, fait-il un sacrifice ?  
L'habitude à la Terre attache nos desirs ;  
Mais la tombe engloutit nos maux & nos plaisirs.

. . . . .

---

SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE

EUMÉLIE.

**J**E vous chercheis, Madame, & je viens avec vous  
Rendre graces au Ciel en des instans si doux.  
Il enlève au trépas votre époux & mon Père :  
Je viens m'en applaudir dans les bras de ma Mère ;  
Daignez me les ouvrir ; daignez en ces instans  
Approuver des transports renfermés si longtems ;

Si vous sçaviez , Madame , avec quels cris de joie  
 Phère a revu le Roi que le Ciel lui renvoie !  
 Avec quelle allégresse & quel ravissement  
 De l'heureux sacrifice on attend le moment !  
 A dresser le bucher comme chacun s'empresse !  
 Comme tous vos Sujets signalent leur tendresse ;  
 Je vous verrois soudain sortir de ce Palais ,  
 Et donner ce spectacle à vos yeux satisfaits.  
 Mais quoi ! quelle tristesse en vos regards est peinte ?

ALCESTE , ( à part. )

Que lui dirai-je ? ô Ciel !

EUMÉLIE.

Vous me glacez de crainte.

Comment ?

ALCESTE.

Ma Fille...

EUMÉLIE.

Eh bien ?

ALCESTE.

L'Oracle a donc parlé ?

EUMÉLIE.

Il a rendu le calme à mon cœur désolé.

ALCESTE.

Tout Phère , dites-vous , fait éclater son zèle ?

EUMÉLIE.

Sa joie & ses transports sont d'un Peuple fidèle.

ALCESTE.

ALCESTE.

Ainsi ce jour est mis au rang des jours heureux ?  
Le sacrifice approche ? ...

EUMÉLIE.

Il va combler nos vœux.

ALCESTE.

On dresse le bucher ?

EUMÉLIE.

Ce soin est légitime.

ALCESTE.

Et l'on ignore encor le nom de la Victime ?

EUMÉLIE, (*se jettant dans les bras de sa mère.*)

Ma Mère ! ...

ALCESTE.

Va, crois-moi, nulle dans ce moment,  
Plus que moi ne prend part à cet événement :  
Mais comme je connois les disgraces soudaines,  
Qui des plus grands plaisirs nous font souvent des peines ;  
Je crains de triompher. . . .

. . . . .

EUMÉLIE.

. . . . .

Ah ! j'interprète enfin la douleur qui vous presse ;  
Et sans doute elle vient d'un excès de tendresse :

R

Vous ne pouvez souffrir qu'un autre, malgré vous,  
 Vous ravissez l'honneur de sauver votre époux.  
 O nobles sentimens ! Je reconnois ma Mère.  
 Sermons trop rigoureux où nous força mon Père !

## ALCESTE.

Que tu pénètres bien dans le fond de mon cœur ?  
 Sans doute il fut jaloux d'un si sublime honneur ;  
 Mais ce serment, contraire au zèle qui t'anime,  
 Parle, n'auroit-on pu le violer sans crime ?  
 Se peut-il qu'un seul mot, qu'on prononce aux Autels,  
 Devienne un nœud sacré pour les foibles Mortels ?

.....

Quoi ! notre être à ce point seroit humilié ?  
 Par devoir à l'opprobre il se verroit lié ?  
 Non ; le Ciel défavoue une loi formidable  
 Qui forceroit notre ame à devenir coupable.  
 La vertu s'affranchit de ce joug odieux :  
 Elle est indépendante, & n'obéit qu'aux Dieux.

.....

## EUMÉLIE,

Oui, Madame ; & mon cœur... mais Hercule s'avance.

*Hercule* fait dans cette Scène le récit de la situation d'*Admète*, & du sombre désespoir qui l'agite. L'Acte finit par une Scène entre *Hercule* & *Eumélie*.

---

 ACTE III.
 

---

 . . . . .  
 SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE.

(à part.) (à Eumélie.)

 . . . . . **J**E tremble. Eh bien ! que fait Admète ?

EUMÉLIE.

Madame, par quel charme avez-vous sçu calmer  
 Cette sombre fureur prête à le consumer ?  
 Sans doute votre voix, puisqu'elle a tant d'empire,  
 Est l'organe sacré d'un Dieu qui vous inspire.  
 Mais d'où naissoit enfin ce ténébreux ennui ?  
 Seule vous lui parliez ; je n'ai rien sçu de lui.  
 Madame, est-ce un secret que je ne puisse apprendre ?

ALCESTE.

Tu l'apprendras trop tôt. . .

EUMÉLIE.

Dieux ! que viens-je d'entendre ?  
 Vous m'en avez trop dit. Je tombe à vos genoux.  
 Si vous m'aimez encor, de grace expliquez-vous.  
 Tu l'apprendras trop tôt. Ces derniers mots, Madame,  
 Ont porté la terreur jusqu'au fond de mon ame.  
 Comment les expliquer ? des présages confus.

Viennent s'offrir en foule à mes sens éperdus.

.....

Par ces titres si doux & de Fille & de Mère,  
 Au nom du nœud sacré qui vous lie à mon Père,  
 Parlez ; quand je devrois mourir de mes douleurs,  
 Ne me refusez pas l'aveu de vos malheurs.

ALCESTE.

Ah ! force-moi plutôt de garder le silence ;  
 Au lieu de l'ébranler , affermis ma constance :  
 Réprime les ardeurs de ton zèle indiscret ;  
 Et crains de m'arracher un funeste secret.

EUMÉLIE.

Non ; je ne puis rester dans cette incertitude :  
 Pour mes sens désolés cette épreuve est trop rude ;  
 Et , si vous prolongez un silence odieux ,  
 Sans doute j'ai cessé d'être chère à vos yeux.  
 Est-ce ainsi que j'ai part à votre confiance ?  
 Ah ! Madame , ai-je donc mérité cette offense ?  
 Quel crime ai-je commis ? vous connoissez mon cœur.  
 Votre seule amitié fit toujours mon bonheur.  
 Pourquoi donc m'envier la preuve la plus chère  
 Que je puisse obtenir de l'amour d'une Mère ?  
 Vous pleurez ! . . .

ALCESTE.

Pour ses jours ta Mère ne craint rien.  
 Contente de mon sort , je pleure sur le tien.

EUMÉLIE.

Le malheur me regarde ; & vous tremblez encore ?



Et vous me refusez la grace que j'implore !  
Ne craignez rien : mes jours seroient-ils menacés ?  
Mon Père vit encor , vous vivez , c'est assez.  
Peut-être j'espérois une autre destinée ;  
Mais je verrai la mort , sans en être étonnée.

ALCESTE.

Toi, mourir ! tes destins me sont trop précieux.  
Ton hymen va bientôt t'unir au sang des Dieux ;  
Goûtes-en la douceur , & jouis de ta gloire.  
Mon cœur est en secret charmé de ta victoire.

EUMÉLIE.

Pouvez-vous rappeler , en ce cruel instant ,  
Le fatal souvenir du bonheur qui m'attend ?  
Du plus sombre chagrin mon ame enveloppée ,  
Des fêtes d'un hymen peut-elle être occupée ?  
Oui , si vous persistez à me cacher mon sort ,  
Je fais sur mon amour un généreux effort :  
Toute entière livrée aux soins de ma tristesse ,  
Je renonce à l'hymen , j'étouffe ma tendresse.  
Hercule en vain voudra rappeler mes sermens ,  
Votre silence rompt tous nos engagements ;  
Et si par ce refus j'ose affliger son ame ,  
Qu'il rejette sur vous le mépris de sa flâme.  
Excusez mes transports : dussiez-vous m'en punir ,  
Dans mon trouble mortel puis-je les retenir ?  
Vous voyez votre fille éperdue , égarée ,  
Qui ne se connoît plus , qui meurt désespérée.

*ALCESTE, ( dans le plus grand désordre. )*  
 Jette-toi dans mes bras... Ma Fille! ... tu le veux.

*EUMÉLIE.*

Achevez...

*ALCESTE.*

Je frémis : ô sort ! ô jour affreux !

*EUMÉLIE.*

Ne différez donc plus.

*ALCESTE.*

Eh bien ! ce sacrifice

Qu'on prépare aujourd'hui, crois-tu qu'il s'accomplisse ?

*EUMÉLIE.*

Sans doute.

*ALCESTE.*

Et prévois-tu quel Sujet fortuné

Aux flammes du bucher l'Oracle a destiné ?

*EUMÉLIE.*

Non ; le Ciel pourroit-il être l'auteur d'un crime ?

*ALCESTE.*

Approche-toi , ma Fille : embrasse la victime.

*EUMÉLIE, ( tombant évanouie dans les bras de sa mère. )*

Je me meurs...

*ALCESTE.*

Malheureuse ! .....

. . . . .

Admète paroît dans ce moment ; le spectacle de sa fille mourante , & de son épouse en larmes font renaître tous les soupçons. Cet Acte finit par une Scène entre *Alceste* & lui.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHÆDIME.

ALCESTE.

MON époux est instruit de mon fatal secret.  
Où fuir ? où me cacher ? ma Fille , qu'as-tu fait ?  
Ciel ! comment l'aborder ? & de quel front répondre  
Au reproche accablant dont il va me confondre ?

. . . . .

Soleil , Astre brillant , témoin de mes beaux jours ,  
Cesse de m'éclairer , cache-toi pour toujours.

PHÆDIME.

Reprenez vos esprits.

ALCESTE.

La Raïson m'abandonne :

Des ombres de la mort la douleur m'environne.

( Elle se prosterne à un Autel de Vesta. )

Secourable Vesta , Déesse , entends ma voix :

Je me jette à tes pieds pour la dernière fois.

Je descends aux Enfers ; prends soin de ma famille :

Je remets en tes mains mon époux & ma fille.

Qu'Admète te soit cher ; je t'implore pour lui :

Veille sur mes enfans ; ils ont besoin d'appui.  
 Ah ! Phœdime , aime-les : je reclame ton zèle :  
 Souviens-toi de leur Mère , en leur restant fidèle. . .

. . . . .

---

SCENE II.

ALCESTE, EUMÉLIE & PHŒDIME.

EUMÉLIE, (*éperdue.*)

AH, Madame! . . .

ALCESTE.

Arrêtez : retenez vos reproches ;

Et de ma mort au moins respectez les approches.  
 Je n'ai commis qu'un crime ; il me coûte des pleurs :  
 C'est d'avoir succombé , ma Fille , à vos douleurs,  
 Votre Père sçait tout. O ma chère Eumélie ,  
 Tu me rends plus cruels les restes de ma vie.  
 Mais secoupe du moins mon courage ébranlé ;  
 Et cache tes soupirs à mon cœur désolé.  
 Je fais en périssant ce que tu voulois faire :  
 Je sauve mon époux , & tu sauvois un Père.  
 Va ; mon sort est trop beau ; cesse de soupirer ;  
 Tu devrois l'envier , au lieu de le pleurer.

EUMÉLIE.

Je vous l'ai disputé ; je volois à ma perte :  
 Dieux cruels ! vous sçavez que je me suis offerte. . .

(*à Alceste.*)

Mais je vous suis au moins jusques dans les Enfers :

Les

Les chemins aux Mortels en sont toujours ouverts.  
Attachée à vos pas sur le rivage sombre,  
Par des pleurs éternels j'appaiserai votre ombre.  
Eh ! que ferois-je , hélas ! que ferois-je sans vous ?  
Quelle autre main pourroit m'offrir à mon époux ?  
Quelle autre allumeroit les flambeaux d'hyménée ,  
Et pareroit de fleurs ma tête infortunée ?

ALCESTE.

Ma Fille, laisse-moi... Quel entretien cruel !  
Que de coups douloureux avant le coup mortel !  
On entre ; Admète vient. Que ferai-je ? Je tremble.  
J'éprouve en cet instant tous les malheurs ensemble.

---

SCENE III.

ADMÈTE, ALCESTE, EUMÉLIE, PHÆDIME.

ALCESTE.

O TERRE, engloutis-moi... tout mon cœur a frémi.

ADMÈTE, ( avec un désespoir concentré. )

Alceste, il est donc vrai ? vous m'avez donc trahi ?  
Insensible à mes pleurs, aux sermens infidelle,  
Malgré tous mes efforts, vous me quittez, cruelle !  
Vous renoncez au jour, à vos enfans, à moi ! ...

ALCESTE.

Admète ! Eh bien ! pardonne : oui ; je péris pour toi.

Pardonne, cher époux ; épargne ma tendresse :  
 De mes derniers momens respecte la foiblesse.  
 Je meurs ; je l'ai voulu . . . mais au moins tu vivras :  
 L'infortune d'un Peuple eût suivi ton trépas,  
 Des Princes bienfaisans sois longtems le modèle.  
 Le temps peut mettre un terme à ta douleur mortelle.

## ADMÉTÉ.

Oui sans doute le temps en bornera le cours ,  
 Si tu nommes le temps le terme de mes jours.  
 Ainsi tu vas mourir, tu vas mourir, Alceste.  
 Je te perds ; mais crois-moi, mon désespoir me reste.  
 Je puis te prévenir.

## ALCESTE.

Qu'entends-je ? Que dis-tu ?  
 Rappelle ton courage , & songe à ta vertu.  
 Tu te dois à ton Peuple , aux soins du diadème ,  
 A tes enfans , aux Dieux ; tu te dois à toi-même ;  
 Et tu pourrois , jouet de tes sens égarés ,  
 Renoncer par ta mort à ces titres sacrés !  
 Cher Admète , le Ciel t'a placé sur le Trône ,  
 Pour porter jusqu'au bout le poids de la Couronne :  
 Quelque dure que soit cette vie à tes yeux ,  
 Tu ne peux la quitter sans le congé des Dieux.  
 De son sang plus qu'un autre un Monarque est comptable ;  
 Et lorsqu'il le répand , il en est plus coupable.  
 Je sçais que la Nature & l'hymen ont leurs droits ;  
 Mais qui peut l'emporter sur le devoir des Rois ?  
 Et l'hymen & l'Amour & les plus belles flâmes ,

Sans les assujettir , doivent toucher leurs ames :  
Ils doivent , mesurant leur force à leurs destins ,  
L'exemple du courage au reste des humains.

ADMÉTÉ , (*avec l'emportement de la douleur.*)

J'abjure dans tes bras cette vertu cruelle :  
Ah ! ce cœur qui t'adore , est malheureux par elle . . .  
En proie aux mouvemens d'un désespoir affreux ,  
Peut-être en ma douleur offensé-je les Dieux !  
Mais ne se font-ils pas attachés à me nuire ?  
Leur haine m'eût servi , leur bienfait me déchire .  
J'étois près d'expirer : ils conservent mes jours :  
. . . . .  
Pour faire un malheureux , dans leurs fureurs extrêmes ,  
Ils interrompent l'ordre établi par eux-mêmes ;  
Et semblent , les cruels ! ne prolonger mon sort ,  
Que pour souiller mes yeux des horreurs de ta mort .  
. . . . .

ALCESTE .

. . . . .  
Où suis-je ? Sous mes pas l'Enfer mugit & s'ouvre :  
L'affreux Nocher des Morts à mes yeux se découvre  
Je le vois ; il me presse , il m'appelle à grands cris :  
« Qui t'arrête ? descends ; tout est prêt . . . Je frémis ;  
Phœdime , soutiens-moi : je sens que l'on m'entraîne  
Une Divinité contre moi se déchaîne ;  
Quel regard effroyable elle a lancé sur nous !  
C'est Pluton ; oui , c'est lui : le vois-tu , cher époux ?

Il vole autour de moi : Que veux-tu , Dieu barbare ?  
 Quelle nuit ! quel rempart à jamais nous sépare ?  
 Dans quel Monde inconnu commencé-je d'entrer ?  
 Dieux ! quels Spectres plaintifs viennent me déchirer ?  
 Je ne vois qu'à travers mille nuages sombres :  
 La mort , la pâle mort me couvre de ses ombres.  
 Mes enfans , cher époux , objets de mon amour ,  
 On m'enlève , on m'arrache à la clarté du jour.

. . . . .

ADMÉTÈ.

Ouvre les yeux , Alceste ; Alceste , écoute-moi :  
 Chère épouse , permets que j'expire avec toi.

ALCESTE , (*se soulevant avec effort.*)

Vis ; je le veux , Admète , & je te le commande.  
 Voici tout ce qu'Alceste en mourant te demande :  
 Aime nos chers enfans , & ne souffre jamais  
 Qu'on usurpe les droits qu'ils ont dans ce Palais.  
 Ne va point leur donner une injuste marâtre  
 Avide de mon sang & du sien idolâtre ;  
 Qui fière , & les traitant peut-être en étrangers ,  
 Exposeroit leurs jours à d'éternels dangers.  
 De notre dernier fils dirige la jeunesse :  
 Que ce soin important occupe ta vieillesse.  
 Des devoirs d'un Sujet retrace-lui la loi :  
 Ah ! trop tôt les flatteurs lui diront qu'il est Roi.  
 Pour la dernière fois , viens , ma chère Eumélie :  
 Au plus grand des héros ta Mère te confie ;



Mérite son amour. Console un Père. Adieu.

Qu'on m'entraîne.

( *Admète & Eumélie se précipitent dans les bras d'Alceste qu'on emporte.* )

Le cinquième Acte est rempli par la douleur & le désespoir d'*Admète* qu'on retient malgré lui dans son Palais. Ses plus jeunes enfans en habit de deuil mettent le comble à ses regrets par leurs innocentes caresses : ils lui redemandent leur Mère ; pour toute réponse , il les presse dans ses bras & les baigne de ses larmes. *Hercule* est au bucher : il semble défier la mort & les destins. Le tonnerre gronde. A travers la foudre & les éclairs, une voix se fait entendre ; c'est celle du Maître des Dieux , qui , en faveur de son fils , accorde la vie à *Alceste*. *Hercule* la ramène couverte d'un voile dans le Palais de son époux. Elle y jouit de l'accablement d'*Admète* , & s'applaudit en quelque sorte des pleurs qu'elle fait répandre & qu'elle vient essuyer. Dans le moment qu'il va se plonger un poignard dans le sein , elle s'élançe vers lui , se découvre à ses yeux , & lui arrête la main.

290 *FRAGMENS D'ALCESTE.*

Il croit d'abord que c'est une illusion , que l'ombre de son épouse vient errer autour de lui. *Hercule* le rassure , & l'instruit de la faveur de *Jupiter*.

Voilà le dénoûment le moins fabuleux que j'aye pu imaginer ; & peut-être feroit-il quelque effet dans l'exécution : il m'a dispensé de mettre *Hercule* aux prises avec la mort , ce qui feroit dans nos mœurs une absurdité intolérable.

Si l'Extrait de cette Tragédie ne déplaît pas , je rassemblerai tous ces membres épars ; & je tâcherai d'en former un tout que l'on puisse regarder comme une imitation suivie de l'*Alceste d'Euripide*.



---

---

**D I S C O U R S****D U S C Y T H E****A A L E X A N D R E ,****IMITÉ DE QUINTE-CURCE.**

**S**<sub>I</sub>, changeant pour toi seul les loix de la Nature,  
Les Dieux à ton orgueil égaloient ta stature,  
On te verroit toucher, dans ton délire ardent,  
L'Orient d'une main; de l'autre, l'Occident;  
Et tu voudrois encore envahir l'hémisphère  
Qu'en s'éclipsant pour nous l'Astre du Jour éclaire;  
La Terre de ton poids se sentiroit presser.  
Tu n'occupes qu'un point, & veux tout embrasser!  
Tu promènes la Mort, au gré de ta furie,  
De l'Asie en Europe & d'Europe en Asie.  
Sur les débris fumans du Monde faccagé,  
Vainqueur du genre humain, à tes pieds égorgé,  
Aux forêts, aux frimats tu porterois la guerre:  
Tu chercherois le tigre au fond de son repaire;  
Les fleuves, les torrens ne pourroient t'arrêter,  
Et ton cœur seul enfin resteroit à dompter.  
Tremble; le plus haut chêne est près de sa ruine;  
Planté depuis un siècle, un jour le déracine.

Insensé le Mortel, dont le regard séduit  
 Ne mesure point l'arbre & n'en voit que le fruit !  
 Prends garde, en y montant, que la branche infidelle,  
 Se brisant dans tes mains, ne t'entraîne avec elle.  
 Rien n'est, dans l'Univers, exempt des coups du fort :  
 Le plus foible a souvent renversé le plus fort.  
 Il n'est point de métaux que la rouille respecte.  
 Le Lion peut servir de pâture à l'Insecte.  
 Qu'avons-nous de commun ? laisse-nous t'ignorer.  
 Jamais dans ton Pays nous a-t-on vûs entrer ?  
 Nous ne voulons donner, ni recevoir des chaînes.  
 Une coupe, des focs, sont nos biens dans ces plaines ;  
 Nous présentons la coupe aux Dieux de nos forêts,  
 Le foc pour nos amis fait jaunir nos guérets ;  
 La fleche nous défend : son atteinte subite  
 Frappant nos ennemis, ensanglante leur fuite.  
 Ainsi le Méde altier sentit notre courroux,  
 Ainsi le Sirien expira sous nos coups :  
 Nous renversions ainsi leurs troupes fugitives ;  
 Et le Nil étonné nous vit couvrir ses rives.  
 Mais toi, qui des brigands t'oses nommer l'effroi,  
 Demande à l'Univers, qui d'eux l'est plus que toi ?  
 Le Lydien te sert : la fière Bactriane  
 A fléchi sous le joug dont gémit Ecbatane ;  
 Et tes avarés mains, déchaînant les fléaux,  
 S'étendent jusqu'à nous, pour ravir nos troupeaux !  
 Que fais-tu, Malheureux ? quelle soif te dévore ?  
 Un fleuve d'or l'abbeuve, & la r'allume encore.

Sans

Sans jouir des trésors dispersés sous tes pas,  
 Ton cœur est tourmenté par ceux que tu n'as pas.  
 Tu sembles t'appauvrir en dévastant la Terre :  
 La victoire est pour toi le signal de la guerre.  
 Passe le Tanais ; tu sçauras à l'instant  
 Jusqu'où de ce côté notre empire s'étend.  
 De ton avidité nous n'avons rien à craindre.  
 Tu peux nous ravir tout ; mais non pas nous atteindre.  
 Rien n'arrête nos pas : rien n'énerve nos corps ;  
 La sage tempérance affermit leurs ressorts ;  
 Et s'il faut contre toi chercher un autre asyle ,  
 Va , notre pauvreté sera bien plus agile  
 Que ta superbe armée & ce pesant ramas  
 Qui traîne la dépouille & l'or de cent Etats.  
 Mais la fuite est pour nous un chemin à l'audace :  
 Tu nous croiras bien loin ; nous ferons sur ta trace.  
 Oui , jusques dans ton camp nous lancerons des feux ;  
 Si le Scythe sçait fuir , il poursuit encor mieux.  
 Le Grec , enorgueilli de ses grandeurs serviles ,  
 Compare avec dédain nos déserts & ses Villes :  
 Qu'il garde son éclat , ses plaisirs corrupteurs :  
 Dans la simplicité nous mettons nos grandeurs.  
 Toi , connois la Fortune ; inconstante & frivole ,  
 Lorsqu'on croit la tenir , elle échappe & s'envole.  
 Tu veux passer pour Dieu ! sois donc le bienfaiteur ,  
 Sois l'appui des Mortels , non leur persécuteur.  
 Homme , remplis ce titre , & , quittant tes chimères ,  
 Cesse de te baigner dans le sang de tes frères.

294 *DISCOURS DU SCYTHE.*

Ne nous regarde point comme un Peuple soumis ;

Traite-nous en égaux , nous serons tes amis.

Laisse-nous à défendre & l'Europe & l'Asie.

Que ton propre intérêt soit le nœud qui nous lie.

Nous ne te proposons que nos cœurs pour garans ,

Nos vertus pour traités , & nos mœurs pour sermens.

F I N.

61626702













